

**« Un troisième ciel sans maladies, sans impôts et sans Russes »
Brève relation des vices chrétiens et des vertus chamanistes dans l'Arctique sibérien
(XIX^e-XX^e siècle)**

D. SNdC
(Inalco)



FIG.1 Sur les terres du prince Taïchine, près d'Obdorsk

Introduction

Le voyageur, s'il ne se déprend pas de l'illusion de son univers, ne fait qu'errer, ses préjugés pour bagages, plus ou moins étranger à l'organisation du monde ou à l'architecture tragique des êtres. Avant le XIX^e siècle, le missionnaire orthodoxe russe ne fera guère exception, de ce point de vue, en Sibérie ; il n'a pas vocation à y découvrir quoi que ce soit : la Révélation qu'il détient lui fait office de vade-mecum infaillible et sa civilisation, de ligne d'horizon. En outre, le risque d'impureté hors de la « sainte » Russie est encore trop grand, autant dire l'éloignement du paradis pour celui qui viendrait à mourir en terre pécheresse, comme le rappelle la Chronique de Moscou de 1613. Loin de l'expérience singulière du Père Chrestien Le Clerq, récollet dont l'apostolat épousa le mode de vie des Micmacs dans la Nouvelle-France du XVII^e siècle¹ ou de l'aventure collective de ces pères jésuites occidentaux, devenus artistes-peintres sur soie à la Cour de l'empereur de Chine au XVIII^e siècle², le missionnaire russe met sa foi au service des Saintes Écritures et de la législation de l'État plutôt que d'une altérité encore improbable. Certes les créatures fantastiques peuplant des pays de demi-nuit aux neiges éternelles, l'obscur tribu qui descendrait de Japhet, les êtres

¹ Voir Chrestien Le Clerq, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France*, Paris, Amable Auroy, 1691 et *Nouvelle relation de la Gaspésie*, Paris, Amable Auroy, 1691.

² *L'œil aux aguets ou l'artiste en voyage*, études réunies par François Moureau, Paris, Klincksieck, 1996.

inachevés et imparfaits de la contrée d'Orient décrits dans les chroniques médiévales russes ne sont plus d'actualité³, mais la conquête du XVI^e siècle, puis la colonisation, ont généré d'autres représentations guère plus nuancées : nations sauvages, ignorantes et grossières, vouées aux ténèbres de l'idolâtrie, voire au commerce avec le diable, comme le symbolise la figure du chamane.

Nombre de sources rendent compte de ce défi aux bonnes mœurs et à l'entendement des Russes. Ainsi la *Brève chronique de Koungour*, relate-t-elle une séance de divination, vers 1580, lors de laquelle un sorcier sibérien (*šajtanščik*) rencontré par Ermak à Čandyr', en pays vogoul, se fait transpercer d'armes blanches, enivrer et enduire du sang ainsi versé, sans que son corps ne porte aucun stigmate à l'issue du rituel⁴. De même, dans le célèbre récit du second XVII^e siècle que l'archiprêtre Avvakoum exilé en Sibérie fait de sa propre vie, il décrit avec horreur une scène où le soir venu, un magicien exerce son art prophétique diabolique sur un animal sacrifié et se met à bondir, danser et appeler les démons, et après moult cris, tombe à terre, de l'écume ruisselant de ses lèvres⁵ ; la chose est d'autant plus incompréhensible pour Avvakoum que le magicien est sollicité par un orthodoxe – le gouverneur militaire Afanasii Pachok – et que toute l'assistance tient les prédictions pour vraies. Pourtant ces interactions religieuses ne peuvent surprendre que celui qui vient de la Russie européenne. En effet, la christianisation n'est pas d'emblée une fin en soi, outre-Oural, d'autant que le schisme récent a laissé de graves séquelles sur le corps social russe. Elle ne devient une suite logique qu'avec l'afflux de cosaques, marchands et colons russes qui y récréent leur ordre du monde ; les monastères, les églises sanctifient alors une terre impure et marquent la présence russe. Longtemps d'ailleurs, l'orthodoxie va être perçue comme un espace identitaire slave, les « païens » étant inaptes ou indignes.

Ainsi, loin d'être religieuse, la préoccupation essentielle de l'État russe en Sibérie est-elle d'ordre géopolitique et économique. Un siècle après la conquête, il lui faut encore affermir sa maîtrise des espaces sibériens et des communautés locales, quelle que soit la méthode, des jeux d'alliance à une politique des plus pragmatiques, à l'instar de l'*amanat* ou

³ Ainsi la Sibérie est-elle alors peuplée d'êtres qui « vivent sans foi ni loi », mangent de la viande crue et boivent le sang « comme si c'était de l'eau » ; nombre d'entre eux ont un aspect monstrueux : les uns ont le corps entièrement velu à l'instar des bêtes sauvages, les autres ont une tête de chien et les troisièmes n'ont pas de cou, mais une poitrine en guise de tête et une bouche entre leurs épaules. Selon des anciens qui l'ont vu de leurs propres yeux, de gros nuages noirs déversent de jeunes écureuils et de jeunes rennes qui se dispersaient ensuite sur la terre. Néanmoins cette étrangeté est loin d'empêcher les contacts commerciaux et les campagnes militaires.

⁴ La chronique de Koungour (*Kungurskaja letopis'*) du second XVII^e siècle fait partie du corpus d'une quarantaine de textes ou *Chroniques sibériennes*, qui ont été rédigées de la fin du XVI^e au XVIII^e siècle et relatent l'histoire de la Sibérie du point de vue russe (les campagnes militaires, la conquête d'Ermak, la fondation des premiers fortins à partir desquels se développeront les cités, etc.). Dès la fin du XV^e siècle cependant, le *Dit des hommes inconnus du pays d'Orient* fait état de guérisseurs qui ouvrent le ventre, l'évident, le purifient et le referment sans plaies.

⁵ Figure de la résistance des vieux-croyants au nouvel ordre religieux imposé par Pierre I^{er}, l'archiprêtre Avvakoum (1621-1682) est condamné à l'exil en Sibérie ; dans sa prison de Pustozërsk, il rédige *Žitie protopopa Avvakuma im samim napisannoje*, entre 1672 et 1673. Pour l'édition française, voir *La vie de l'archiprêtre Avvakoum par lui-même*, traduit du vieux russe avec une introduction et des notes par Pierre Pascal, Paris, Gallimard, 1938.

prise d'otages, dénoncée par le Samoyède Posko Khouleev, au milieu du XVII^e siècle, dans une plainte officielle au tsar enregistrée par les autorités locales :

Et je me suis glissé, moi l'orphelin, dans ton isba souveraine avec le *iasak* [impôt en fourrure, NdA] et avec toutes les petites gens, et là Vaska Kokouline nous a pris ton *iasak* souverain... tout entier, contrairement à autrefois, et après ton *iasak* souverain il m'a enivré, moi ton orphelin, de ton généreux vin souverain, et me faisant boire, m'a ligoté et pris en otage.

(...) Et ton voïvode souverain Mikhaïlo Lodyjenskii nous a jeté, nous tes orphelins, dans une geôle vide, nous laissant mourir de faim, nous qui étions innocents... Et nous, orphelins, emprisonnés et ne supportant plus grand besoin et grande misère, avons fait le mur, creusant sous celui-ci, et quittant la prison pour nos yourtes. Et ton voïvode souverain Iakov Nikititch Likharev a envoyé ses hommes à notre poursuite et moi, ton orphelin, le prince Posko de la terre des Grands Karatcheï, ils m'ont capturé, et mes compagnons, Souverain, se sont enfuis.

(...) Et à présent, nous tes orphelins souverains, nous sommes sous bonne garde dans la cité de Berezov jour et nuit. Clément Tsar souverain et grand-prince Alexeï Mikhailovitch de toutes les Russies, prends pitié de nous, tes orphelins : ordonne, Souverain, à ton voïvode Iakov Nikititch Likharev de nous soumettre à ton oukase clément, et de nous rendre, nous pauvres otages, à nos yourtes, non comme ces dernières années, mais comme avant afin qu'il n'y ait pas grand trouble sur notre terre. Avant cette année 158 [1649-1650], Souverain, il n'était pas d'otages, lorsque Berezov a été fondée, nous nous acquittions chaque année et sans otage de ton *iasak* souverain. Mais Souverain, nous tes orphelins, sommes gens sauvages et errants, qui ne pouvons vivre en un seul endroit et demeurer en prison, nous craignons ta chancellerie ; ton *iasak* souverain nous le paierons en nous rendant à Obdor, chaque année à la différence du passé, et avec plus grand profit⁶.

Lorsque cette ligne « diplomatique » ne donne pas les résultats vertueux escomptés, la résistance indigène est réprimée par des détachements punitifs de cosaques⁷ ou brisée par la peine de mort, à l'instar des princes Vassiliï d'Obdorsk, Chatrov Lougouev du Liapine et d'une dizaine de leurs compagnons d'armes, condamnés à se balancer plusieurs saisons au bout de la potence pour avoir voulu, avec quelque 2 000 hommes, brûler la cité russe honnie de Berezov, au printemps 1607⁸. Ainsi s'écrit l'histoire de la christianisation de l'outre-Oural : la pendaison de néophytes, tels Petrouchka Koulanov et son fils Anton, et le baptême, sous le nom de Grigorii, de celui qui venait de faire condamner les siens, y compris son propre père, à la potence⁹.

Pour des raisons évidentes, l'histoire des relations russo-indigènes en Sibérie fait l'objet de lectures encore contradictoires : tandis que des chercheurs parlent de « colonisation », d'autres s'y refusent, préférant les termes de *zavoevanie*, *pokorenie* ou *osvoenie*. Dans ce cadre, la christianisation ou plutôt sa diffusion suscite également des débats : les premières campagnes d'évangélisation du XVIII^e siècle ont-elles eu recours à la violence ? L'œuvre missionnaire du XIX^e a-t-elle été efficace ? L'historiographie russe elle-même est partagée sur

⁶ Rossijskij Gosudarstvennyj Arxiv Drevnix Aktov, fonds 214, inv. 3, f. 271-273, 283-288, 390-392, 452, 486-488.

⁷ Le premier XVII^e siècle égrène ainsi des campagnes de répression dans les pays de Berezov, de Sourgout, de la Koda, de l'Ob inférieur, de la Konda, du Pelym : 1607, 1609, 1612, 1627-1630, etc.

⁸ Gerhard Friedrich Miller, *Istorija Sibiri*, M.-L., Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 1941, p. 202-204 ; http://www.eduhmao.ru/portal/hmao/CD/Akt/akt_012.htm, consulté le 24. 10. 2008.

⁹ Après sa trahison, puis vingt ans de service dans les rangs cosaques, Grigorij Vasjusev finit par retourner au chamanisme.

ces questions. Sous l'empire, l'œuvre missionnaire est vantée par N. Abramov, A. Soulotskiï, décriée par les régionalistes sibériens N. Iadrintsev et G. Potanine en tant que méthode de russification inepte¹⁰ et rejetée par l'ethnographie soviétique comme « l'une des pages les plus sombres du passé du Nord. Propagateurs de la politique coloniale de l'autocratie russe, les missionnaires ont créé des écoles au service de l'asservissement économique et spirituel des travailleurs du Nord¹¹ ». Selon les auteurs, la christianisation a été un vernis plus ou moins superficiel, un échec, voire un frein au développement des cultures indigènes.

Face à cet état des lieux contrasté, de quelles sources le chercheur dispose-t-il ? Il convient de rappeler d'emblée que la Sibérie n'est pas seulement une terre de mission. L'outre-Oural est une terre de passage depuis longtemps pour les marchands de Pskov et de Novgorod, les voyageurs ainsi que pour les diplomates, tels les ambassadeurs de la papauté dépêchés dans la Mongolie du XIII^e ou le Cathay du XVI^e siècle. C'est également une terre de relégation, dès la conquête, pour les courtisans en disgrâce, les prisonniers de guerre (suédois, polonais, français, etc.), les ennemis du pouvoir, mais aussi les sorciers. Elle est une terre d'émigration pour les paysans fuyant le servage, les vieux-croyants et nombre de mouvements religieux. Enfin, elle est une terre d'étude pour les grandes expéditions scientifiques du XVIII^e siècle, les linguistes et les folkloristes finnois et hongrois du XIX^e siècle. Pour cette raison même, elle constitue un véritable creuset culturel dont rendent compte les sources les plus diverses : relations de voyage, mémoires, correspondances, articles. En ce qui concerne les missions spirituelles du XIX^e siècle, le corpus est tout aussi vaste pour le chercheur : archives, journaux intimes et feuilles de route de missionnaires, relations de voyage, documents ecclésiastiques ; le renouveau de l'orthodoxie dans la Fédération de Russie, supposé participer au redressement moral et à la restauration de la gloire nationale, a permis la réédition de nombre de ces textes. Croiser tous ces documents est essentiel pour éclairer et comprendre la complexité des interactions religieuses locales.

Ce bref article ne prétend naturellement pas à une réponse définitive, mais entend simplement mettre en perspective la christianisation et en lumière quelques-unes de ses conséquences à travers l'exemple de la mission d'Obdorsk – la cité où se trouve l'église la plus septentrionale de Sibérie occidentale –, qui a fonctionné quelques mois de 1828 à 1833¹², puis de 1854 jusqu'à la révolution. Dans cette perspective, trois points de vue contemporains dans l'Arctique sibérien du XIX^e et du premier XX^e siècle seront développés : les écrits du Père Irinarkh, recteur de cette mission, les relations de voyageurs dans la région et la tradition orale indigène locale – samoyède, ostiak et vogoul¹³.

¹⁰ Grigorij Potanin, *Nuždy Sibiri, in Sibir', ee sovremennoe sostojanie i ee nuždy*, SPb, 1908, p. 287.

¹¹ A. G. Bazanov, N. R. Kazanskij, *Missionery i missionerskie školy Arxangel'skom Severe*, Arxangel'sk, Severnoe Kraevoe Izdatel'stvo, 1936, p. 3.

¹² En l'espace de ces huit mois, la mission ne baptise que 17 indigènes, eu égard à la résistance obstinée de la majorité d'entre eux et à l'opposition de leur prince, Matvei Taïchine, lui-même baptisé.

¹³ Ces trois sociétés autochtones sont les premières sur la route des Russes vers l'Est. Animistes, les Samoyèdes (act. Nénètes, 44 640 au recensement de 2010), les Ostiaks (act. Khanty, 30 943) et les Vogouls (act. Mansis, 12 269) ont donc été plus tôt que d'autres en contact avec le christianisme, sous sa forme canonique ou populaire.

Néanmoins il convient auparavant de rappeler une brève histoire de l'orthodoxie en Sibérie autochtone.

Le baptême : rituel de vassalité ?

Parmi les premières conversions indigènes attestées avant le XVIII^e siècle figurent quelques chefs militaires autochtones qui, par pragmatisme ou stratégie, « se rendent » à la raison du conquérant russe. Ainsi l'Ostiak Alatch se voit-il octroyer un titre princier et les hommes libres de ses terres de la Koda sont-ils exemptés du paiement du *iasak*¹⁴ contre l'obligation de servir aux côtés des troupes russes, d'aider à la construction de fortins ou aux campagnes annuelles de collecte de sel sur les rives du lac Iamyč¹⁵. La dynastie des Alatchev se « rend » à Moscou d'une autre façon aussi, puisque plusieurs d'entre eux entreprennent le voyage jusque dans la capitale moscovite où ils se font alors baptiser¹⁶, à l'instar de l'épouse d'Alatch et de l'un de ses petits-fils, devenus Anastasia et de Pierre¹⁷, qui sollicitent de l'empereur la construction d'une église sur leurs terres sibériennes. Dès le 10 septembre 1599, une lettre impériale adressée au voïvode de Berezov Ivan Volynskij stipule ainsi que des icônes, des livres et des cloches devront ainsi être acheminés de Tobolsk jusqu'à Berezov où des charpentiers et un prêtre seront engagés, puis dépêchés dans la principauté de la Koda¹⁸. Ainsi le voyage à Moscou – et plus tard à Saint-Pétersbourg – va dès lors symboliser la quête des emblèmes du pouvoir (titre princier, charte, sceau) de princes modèles, et le baptême, ritualiser une allégeance (aux yeux des Russes), une alliance circonstanciée (aux yeux des autochtones). Au-delà des charges qui incombent aux vassaux sibériens de la Couronne, les chartes frappées du sceau impérial rendent compte également de la diffusion de l'orthodoxie dans l'élite par l'irruption de prénoms russes, à l'instar de celle retranscrite par le botaniste italien Stephen Sommier lors de son audience, à la fin du XIX^e siècle, chez le prince Ivan Taïchine :

Par la grâce miséricordieuse de Dieu, Nous, Catherine II, Impératrice et Autocrate de toutes les Russies : de Moscou, de Kiev, de Vladimir, de Novgorod ; Tsarine de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie ; Souveraine (*Gosudarinja*) de Pskov et Grande-duchesse de Smolensk ; Princesse d'Estonie, de Livonie, de Carélie, de Tver, d'Ougrie (*Jugorskaja*), de Perm, de Viatka, de Bulgarie et d'autres pays ; Souveraine et Grande-duchesse de Nijni-Novgorod, de Novograd, de Nizovskaïa, de Tchernigor, de Rjazan', de Rostov, de Iaroslav, de Bielorsk, d'Oudorsk, d'Obdorsk, de Kandinsk et Monarque (*Povelitel'nica*) de tous les autres pays hyperboréens ; Souveraine des pays d'Ivérie, Princesse héréditaire et Suzeraine

¹⁴ À la fin du XVI^e siècle, le *iasak* est d'une à cinq zibelines annuelle(s), selon les familles de la Koda.

¹⁵ *Očerki istorii Kody*, Ekaterinburg, Volot, 1995, p. 99.

¹⁶ Deux lettres impériales, l'une adressée à propos d'Igičej au voïvode de Berězovo Ivan Volynskij le 19 février 1600, l'autre à propos de Grigorij destinée au voïvode de Berězovo, le prince Ivan Borjatinskij, en novembre 1602, ordonnent de faciliter le voyage à Moscou des deux princes Alačev afin qu'ils y reçoivent le baptême : voir G. F. Miller, *Istorija Sibiri*, *op. cit.* p. 154-155 et p. 173 ; également en ligne : http://www.eduhmao.ru/portal/hmao/CD/Akt/akt_002.htm, http://www.eduhmao.ru/portal/hmao/CD/Akt/akt_005.htm, consultés le 24. 10. 2008. En fait, Igičej ne pourra se rendre à Moscou qu'en 1602 et fera construire, à son retour, l'église de saint Zosime et Sabbatius, thaumaturges de Solovki.

¹⁷ Le premier de la lignée à se convertir est le frère d'Alač, baptisé sous le nom de Georgij, au début des années 90 du XVI^e siècle. La conversion à l'orthodoxie ne signifie pas encore « devenir Russe », puisque la princesse Anna Alačeva, épouse d'Igičej, participe au soulèvement contre les Russes en 1607 (elle sera emprisonnée quelque temps), puis en 1609 soutient l'appel à un soulèvement qui n'aura pas lieu. La flèche où figurent des esprits malins et qui circulait de yourtes en yourtes [feux, foyers] est finalement interceptée par les Cosaques de Berezov ; les instigateurs sont condamnés à mort, la princesse Anna elle-même disparaît des sources à cette date.

¹⁸ Cf. G. F. Miller, *Istorija Sibiri*, *op. cit.*, p. 154 ; http://www.eduhmao.ru/portal/hmao/CD/Akt/akt_001.htm, consulté le 24. 10. 2008.

(*Obladatel'nica*) des Tsars de Cartalinie, de Géorgie, des terres de Cabardinie, des princes de Circassie et de ceux des Montagnes et d'autres encore...

Nous faisons savoir par la présente à tous et à chacun ce qui doit être connu. Puisque le Prince ostyak du domaine de la Couronne (*volost*) d'Obdorsk, Gouvernement de Sibérie, Matfeï Taïchine Nous a TRÈS HUMBLEMENT demandé la confirmation des Lettres patentes (*gramoti*) octroyées à ses ancêtres, et dans lesquelles il est écrit — dans la première et dans la deuxième, datées du mois de janvier de l'an 7109 (1601) et du mois de juin de l'an 7114 (1606), sous les règnes des Tsars souverains et Grands-ducs Boris Teodorovitch et Vassili Ivanovitch, Autocrates de toutes les Russies au prince Mamrouk, fils de Vassili d'Obdorsk —, que : « Nous avons octroyé à Mamrouk, fils du Prince Vassili en récompense des services rendus à la tête des cités (*gorodki*) de la région d'Obdorsk, le domaine comme nous l'avions confié à son Père le Prince Vassili. Et le même Prince Mamrouk doit administrer la cité et les communes qui lui sont tributaires ainsi que collecter le tribu en peaux du Souverain (le dixième du commerce, comme faisait avant lui son père le Prince Vassili) et porter ce tribut et ce dixième à Berèzovo. Et que lui, le Prince Mamrouk, ne s'approprie pas ce don fait à la couronne, mais le collecte avec équité et dans sa totalité ; qu'il cherche à découvrir si parmi les Ostyaks et les Samoyèdes voient le jour des sentiments d'hostilité et de révolte et prévienne alors le voïvode de Berezov ». Dans la troisième, datée de l'an 7157 (1679), le 27 juin, sous le règne du Grand Tsar et Grand-duc Feodor Alexeevitch, Autocrate de toutes les Russies, adressée au Prince Gūnda, fils de Molikov Obdorsky de la cité (*gorodok*) d'Obdorsk dépendant de Berezov, il est écrit que : « Nous avons octroyé au Prince Guynda Molikov en remerciement des services rendus par ce même Guynda, son grand-père et son père et lui avons commandé à lui, Prince Gūnda, d'administrer et de veiller aux villes et aux domaines de la Couronne (*volosti*) dépendants d'Obdorsk ainsi que les gens qui y sont assujettis à l'impôt, de collecter ce tribu du Souverain et le dixième du commerce comme par le passé, comme le faisaient ses bisaïeux, son grand-père, son père et comme l'a fait Guynda lui-même avant ce décret, et de le porter à Berezov ». En conséquence de quoi, NOTRE SÉNAT ayant sur NOTRE ordre TRÈS-HAUT, examiné ces lettres patentes Nous a très humblement représenté que celles-ci, comme le prouvent les documents généalogiques trouvés auprès de Taïchine, ont été mises à jour pour son aïeul le Prince Mamrouk, fils de Vassili et pour son bisaïeul le Prince Guynda Molikov ; en confirmation de quoi, la chancellerie du voïvode de Berezov, en date du 18 janvier 1762, a émis un oukase accompagné d'un sceau. Et c'est pourquoi le Sénat, ayant la preuve irréfutable de sa vraie descendance des princes susmentionnés, n'hésite pas à lui octroyer le droit de porter le titre de Prince. Au vu de quoi, Nous, condescendant à sa très humble supplique, confirmons à Taïchine les lettres octroyées en l'an 7109 et en l'an 7114 à son aïeul Mamrouk Vassilieff et en l'an 7187 à son bisaïeul Guynda Molikov, Prince d'Obdorsk, avec les prérogatives afférentes.

Fait à Moscou, en l'an de grâce mille-sept-cent-soixante-huit, le quatorzième jour de janvier, en la sixième année de NOTRE RÈGNE,

Catherine.

Le vice-chancelier,
Prince Alexandre Galitzine.
Enregistré au collège des Affaires Étrangères, col. n° 1670¹⁹.

Le politique et le religieux sont au cœur du baptême, qui divise pour régner et change également le statut de l'individu dans les mondes russe et indigène. Le néophyte est désormais soumis aux droits et devoirs d'un Russe, comme le découvre symboliquement en 1642 le prince Dimitriï Mikhaïlovitch Alatch, exilé avec son épouse et sa sœur (celle-ci en mourra) dans un monastère de Tobolsk, pour avoir tiré sur la croix d'une église où s'était posé un oiseau, puis tenté de rayer les impacts de balle avec un couteau, lors d'une chasse sur ses terres de la Koda²⁰.

¹⁹ Stephen Sommier, *Un' estate in Siberia fra Ostiacchi, Samoiedi, Sirieni, Tatari, Kirghisi e Baskiri*, Firenze, Ermanno Loescher, 1885, p. 306-308.

²⁰ *Polnoe sobranie russkix letopisej*, t. 36, M., 1987, p. 153-154.

Le baptême, un grand rituel collectif... d'État

Au siècle suivant, le caractère plutôt « élitiste » et volontaire de la conversion n'est plus d'actualité. Pour fonder les bases de l'empire moderne qu'il conçoit, Pierre I^{er} entreprend des réformes qui doivent unifier les esprits et les espaces : « un seul Dieu dans le ciel et un seul Tsar sur la terre ». Aussi n'est-il guère surprenant que l'Église elle-même soit placée sous sa tutelle à travers le Saint-Synode et le laïc nommé à la tête de cette institution. Outre cette politique d'intégration des minorités des confins, il s'agit d'affirmer la présence russe orthodoxe face à la rivalité du bouddhisme, de l'islam et de la vieille foi en Sibérie. Au XVIII^e siècle, l'Église de Sibérie occidentale s'évertue donc à œuvrer dans trois sphères privilégiées : antipaïenne, antimusulmane et anti-schismatique.

Dès 1704, l'empereur lui-même mande, par un courrier adressé au voïvode de Tobolsk, qu'on fasse venir des chamanes samoyède et ostyak des plus savants jusque Moscou, « non sans les instruire de la clémence souveraine de l'empereur afin qu'ils ne prennent pas peur et révèlent tout leur savoir, mais également des truchements qui entendraient leur langue²¹ » ; le voïvode n'avait pas osé risquer le coût d'un tel voyage pour le Trésor, parce que les deux chamanes samoyèdes de passage à Berezov avaient déclaré n'avoir d'autre art de chamaniser que le battement du tambour et les « cris » ! Le pouvoir central alterne les grandes expéditions scientifiques et les campagnes d'évangélisation. En juin 1706, Pierre I^{er} ordonne au métropolite de Tobolsk et de Sibérie, Filofeï Lechtchinskii (1650-1727), de baptiser tous les Ostyaks et les Vogouls, « du plus grand au plus petit ». Comme l'indiquent les sources tant russes qu'indigènes de l'époque²², les méthodes sont plus ou moins expéditives selon les communautés : lieux de cultes païens brûlés, supports d'esprit détruits, baptêmes collectifs bon gré mal gré, punitions pour les néophytes imparfaits. Et des églises sont élevées sur les ruines laissées par les missionnaires, qui sacralisent désormais la présence du civilisateur.

S'agit-il d'une simple violence ? Le missionnaire du XVIII^e siècle doit marquer les esprits. Pour ce faire, il lui faut recourir à tout ce qui peut démontrer la supériorité de sa divinité dans ce qui demeure un combat contre les forces des ténèbres, de la Vérité sur le mensonge. La symbolique du pouvoir y joue donc un rôle essentiel : l'entrée en scène d'un navire, des hommes en armes (un détachement de cosaques), les autodafés, la beauté du rituel, les présents. L'impression produite est d'autant plus essentielle qu'il n'est guère de langue commune (les sources éclairent rarement les truchements réels ou supposés) et que les prédicateurs ne font que passer sauver les âmes, laissant le soin aux prêtres locaux d'instruire et de veiller les néophytes lors de visites prévues deux à trois fois par an. D'ailleurs, il semble plus juste de nuancer cette violence missionnaire non seulement pour ne pas commettre d'anachronisme, mais également pour ne pas « victimiser » définitivement les communautés

²¹ *Pamjatnik sibirskoj istorii XVIIIogo veka*, SPb, 1882, p. 242.

²² Du côté russe, voir Grigorij Novickij, *Kratkoe opisanie o narode ostjackom*, (1715), *Studia uralo-altaica*, Szeged, III, 1973 et Johann Bernard Müller, *Mœurs et usage des Ostiackes. Et la manière dont ils furent convertis en 1712 à la religion de rit Grec*, Paris, 1725. Du côté autochtone, voir le célèbre *Peernän tuum eeryg* Bernát Munkácsi, *Vogul népköltési gy_jtemény*, IV/1, Budapest, Magyar tudományos akadémia, 1896, p. 110-127 ; la traduction en français de ce chant communément appelé « du baptême » figure dans les articles de Jean-Luc Moreau, « Un épisode de l'évangélisation des Vogouls. La 'conversion' du 'prince' de la Konda », *Études Finno-Ougriennes*, n° 24, 1992, p. 113-120 et de Jean-Luc Lambert, « Les missions orthodoxes du début de XVIII^e siècle vues par les Ougriens de l'Ob (Sibérie de l'ouest) : représentations et réélaborations autochtones » (à paraître).

indigènes. Or les deux tentatives de Filofeï Lechtchinkiï d'accoster dans le pays d'Obdorsk, en 1717 et 1726, ne sont-elles pas restées vaines du fait même d'indigènes armés et Grigorii Novitskiï lui-même, acteur et « relateur » des événements, n'a-t-il pas été tué par des néophytes ? Les Ostiaks et les Vogouls n'ont-ils pas pris une part active au processus, en choisissant de se convertir volontairement ou en résistant par la fuite, la dissimulation ou la substitution de supports d'esprit, la disparition du costume chamanique ? De même, ils ont détourné la répression religieuse en remplaçant le tambour par la cithare, comme le note l'historien Gerhard Friedrich Miller, ou retourné la violence en parant leurs divinités tutélaires des emblèmes du pouvoir russe (vêtement, insignes militaires, sabres, bottes, etc.). Ces quelques points ici simplement évoqués révèlent que, contrairement au discours qui prévaut aujourd'hui encore, cette première vague missionnaire est déjà la source d'interactions religieuses et sociales en Sibérie (sub) arctique.

En ce qui concerne les néophytes, dès lors confrontés au monde russe, ils deviennent l'objet d'abus « criminels » qui poussent Filofeï Leščinskiï à dénoncer la situation dans un courrier adressé en 1725 à son successeur, le métropolite Antonii Stakhovskii : les habitants de Berezov se rendent chez les nouveaux convertis pour les enivrer et leur soutirer des fourrures à vil prix ou, sous le prétexte fallacieux de la dette d'un parent ou d'un aïeul défunt, leur extorquent le plus de choses possible ; les cosaques n'hésitent pas à torturer ceux qui ne peuvent s'acquitter de l'impôt en fourrure et « déshonorent » au passage les jeunes filles indigènes ; quant aux paroissiens, ils se lancent dans le commerce d'enfants de néophytes : prenant le soin de laisser vingt kopecks, Matfeï Danilov de Berezov enlève de force la fillette d'un Ostiak du village de Liapine pour la revendre deux roubles à Matfeï Ploutov de Tobolsk en 1726, de même les deux fils de l'Ostiak Vasiliï Charguiriaev sont enlevés, puis « confisqués » par le voïvode Lev Pachkov qui revend celui de 5 ans à un certain Lisitsyne de Samarovo et celui de 8 ans à Pouchkarev de Tobolsk. Suite au plaidoyer de Filofeï Leščinskiï, quelque cinquante Ostiaks des deux sexes, sans parler des enfants, sont libérés de leur total « assujettissement à leurs maîtres²³ ». D'autres sources de l'époque font également état de la vénalité des fidèles du Père Mikhaïlo Stefanov, qui vendent leurs chevaux aux néophytes des yourtes de Petchery, sachant pertinemment que ceux-ci n'en ont pas l'usage, hormis les sacrifier à la divinité locale de l'eau susceptible de leur donner la chance à la pêche. Jusqu'au clergé dont certains membres majorent le prix des sacrements pour les néophytes – le métropolite Antonii finira par sévir (amendes et punitions) et établir une somme fixe « pour ne pas, par gourmandise, pervertir les néophytes dans leur foi » –, ou encore le prêtre Dorofeï Skosyrev de l'église de la Trinité à Belogore qui se prétend « le grand frère » d'un support d'esprit vénéré par ses ouailles ostiak afin de pouvoir « partager » avec lui la moitié de ses offrandes, dont des fourrures²⁴. De même, on trouve dans les archives la plainte de Vogouls des yourtes de Vourin à propos du prêtre de leur paroisse qui vole, avec l'aide de son fils, le coffret d'offrandes destiné au Seigneur et ne leur dispense aucun enseignement de la foi chrétienne – ce dernier point est suffisamment courant pour qu'en 1770, le métropolite Pavel

²³ Nikolaj Abramov, *Opisanie Berezovskogo kraja*, Šadrinsk, Iset', 1993, p. 17.

²⁴ Dénoncé en 1723, le prêtre est condamné au knout et exilé plus à l'est, à Nertchinsk. Par ailleurs, l'enquête a démontré que le support d'esprit en question avait été acquis par les Ostiaks auprès de Vogouls en échange de fourrures, avec la bénédiction et la participation de Dorofeï Skosyrev.

déplore auprès du Saint-Synode que des prêtres, responsables d'âmes, soient à peu près illettrés à Berezov, ignorent tout de l'arithmétique à Sourgout, etc.

Officiellement, tous les indigènes de la région – soit le chiffre improbable de 40 000 néophytes, repris par nombre d'auteurs²⁵ – sont supposés être baptisés à l'issue de l'apostolat de Filofeï Leščinskiï, c'est-à-dire à la fin des années 1720 ; quatre paroisses fonctionnent dans l'*uezd* [unité administrative, NdA] de Berezov et sept, dans l'*uezd* de Sourgout. Néanmoins, il convient de remarquer que les autorités n'ont guère confiance dans cette œuvre missionnaire : lors du serment de fidélité à la Couronne russe, Ostiaks et Vogouls doivent jurer sur différents supports (des armes blanches, une peau d'ours, du pain, du charbon) et non sur la Bible, comme tout bon orthodoxe. De plus, un arrêté du Sénat met bientôt un terme aux campagnes d'évangélisation, parce que des rumeurs de conversion forcée engendrent des troubles dans la région.

Tel un missionnaire dans le chaudron des barbares, le père Irinarkh ?

Au XIX^e siècle, l'orthodoxie des Sibiriaks ou Russes de Sibérie n'est guère plus canonique que celle que l'on prête souvent aux indigènes. Ainsi lors d'un voyage dans la région de Berezov, l'archevêque de Tobolsk, Evgueniï, est-il déconcerté de voir que la majorité des habitants se déclare orthodoxe sans connaître ni prière, ni même le nom du Seigneur Jésus-Christ²⁶. Leur attitude envers les Samoyèdes, les Ostiaks et les Vogouls est néanmoins en grande partie justifiée par le sentiment de supériorité religieuse qui les habite, comme le notent nombre de relégués dans le Nord. Ainsi Ivan Neklepaev (1865-1930) qui met à profit ses années d'exil, à partir de 1885, à Kondinskoe, puis à Sourgout, pour étudier la population russe locale, est-il frappé par la bonne conscience de ce christianisme populaire :

Le premier, essentiel et plus obstiné préjugé des habitants de Sourgout vis-à-vis des Ostiaks est exprimé par ces mots : « L'Ostiak est un chien ». On ne peut les faire déborder de ce point de vue. Ils reconnaissent volontiers aux Ostiaks des qualités – honnêtes, hospitaliers, serviables – qu'ils savent parfaitement exploiter, et par comparaison avec d'autres Russes, ils préfèrent donner la préférence à l'Ostiak pour sa plus grande droiture et de son intégrité, et font ainsi plus confiance à un Ostiak qu'à un Russe, mais au-delà de cela, dès qu'il s'agit de caractériser les Ostiaks, les habitants de Sourgout formulent invariablement : « L'Ostiak est un chien ». D'ailleurs, cela ne vaut pas pour les seuls Ostiaks, mais pour tous les gens d'autres confessions qui passent ici : Samoyèdes, Toungouzes, Tatars. Tous ne sont rien de plus que des chiens. C'est pourquoi les habitants de Sourgout s'autorisent tout à l'égard des indigènes en général et des Ostiaks en particulier : le pillage, le mensonge, les coups ainsi que toutes les offenses et les jurons possibles, surtout évidemment s'il est possible d'échapper à la loi et de demeurer impuni²⁷.

²⁵ Aleksandr Sulockij, *Obraščenie v kristianstvo jazyčnikov Enisejskoj Eparxi*, SPb, 1876, p. 2.

²⁶ Aleksandr Sulockij, *Missionerstva Berezovskogo kraja – obdorskoe, kondinskoe i v osobennosti surgutskoe, O sibirskom duxovenstve*, Tjumen', T. II, 2000, p. 791.

²⁷ Ivan Neklepaev, « Pover'ja i obyčai Surgutskogo kraja. Etnografičeskij očerk », *Zapiski zapadno-sibirskogo otdela RGO*, T. 30, 1903, p. 29-230.

Un tel discours n'empêche pas les Russes, selon le relégué Sergueï Chvetsov, de recourir, aux heures les plus graves et faute de guérisseurs efficaces, aux chamanes ostiaks dont la popularité était très grande²⁸.

Quant au clergé, il n'est pas toujours plus exemplaire. Dans l'ouvrage édifiant en langue ostiako-samoyède (act. selkoupe), les recommandations du Père N. P. Grigorovskij sont à l'usage des indigènes de la région de Narym : « Souvent nous entendons les gens dire : demain sera fête ou aujourd'hui c'est fête. Beaucoup parlent ainsi, mais sans savoir ce que signifie cette fête. Ils savent seulement qu'un jour de fête on ne travaille pas, mais que l'on peut boire²⁹ ». Les relations de voyageurs attestent néanmoins d'un esprit festif beaucoup plus général, à l'instar du prêtre et du diacre d'une paroisse vogoule qui célèbrent abondamment Noël 1901 dans le pays du Pelym³⁰, ou encore du prêtre que rencontre le voyageur finlandais Uno Sirelius le 28 juin 1899, et dont la « prédilection immodérée pour l'alcool³¹ » avait découragé suffisamment de paroisses pour qu'il soit affecté depuis Vladivostok jusque dans ce village perdu de Vasiougane. En outre, l'approvisionnement en alcool n'est pas seulement le fait des marchands : nombre de ceux qui ont commerce avec les indigènes en tirent des revenus, y compris les prêtres, comme le souligne le régionaliste sibérien Iadrintsev. L'alcool peut même être une méthode de conversion dont Albert Roussy, le jeune précepteur suisse de la famille Soukatcheff d'Irkoutsk de 1883 à 1886, se fait l'écho dans le récit de son voyage en Sibérie qui paraît sous forme de feuilleton dans *Le journal de Genève* en mai 1887 :

Voici la façon dont se font, en ce pays les conversions au christianisme. C'est un Russe, bon orthodoxe, qui m'a raconté ce que je vais vous rapporter ; j'espère donc ne pas être taxé d'invention où d'exagération. Lorsque les prêtres arrivent dans une contrée dont les habitants sont encore païens, ils ont toujours avec eux une provision d'eau-de-vie et de tabac ; ce sont là deux agents très puissants de conversion. Pour un verre d'eau-de-vie et un paquet de tabac, les indigènes consentent volontiers à changer de religion ; ils se laissent baptiser, se laissent passer au cou un cordon auquel est suspendue une croix ou une médaille et ils se conduisent en bons chrétiens, tant que le prêtre est parmi eux ; malheureusement celui-ci ne reste pas toujours là et quand il juge son œuvre achevée, qu'il pense que toute la contrée est chrétienne, il part pour un autre pays. Mais dès qu'il est parti, les Ostiaks reprennent leurs anciennes pratiques, quitte à redevenir chrétiens quand reviendra un nouveau prêtre accompagné de nouvelles provisions³².

Cette méthode de conversion est également mentionnée par le botaniste Stephen Sommier et par le pasteur Lansdell dans leur relation de voyage³³.

²⁸ Sergej Švecov, Očerki Surgut'skogo kraja, *Tobol'skij sever glazami političeskix ssyl'nyx XIX-načala XX veka*, sost. L. P. Roščevskaja et Beloborodov, V. K., Ekaterinburg, Sredne-Ural'skoe Izdatel'stvo, 1998, p. 102.

²⁹ N. P. Grigorovskij, *Ob''jasnenie prazdnikov sv. Cerkvina ostjacksamoedskom jazyke*, Kazan, Izd. Pravoslavnogo missionerskogo obščestva, 1879, p. 3.

³⁰ Art Leete, « Les représentations du christianisme chez les Nénets et les Ougriens de l'Ob dans les travaux des ethnographes du XVIII^e et du XIX^e siècles », *Boréales*, n° 78/81, Suresnes, Centre de Recherches Inter-Nordiques, 2000, p. 60.

³¹ « Iz dnevnika poezdki na Vasjugan U.T. Sirelius », *Severnaja kniga*, Tomsk, Izd. Tomskogo universiteta, 1993, p. 97.

³² Voir Albert Roussy, « En Sibérie », *Le Journal de Genève*, 1887.

³³ Stephen Sommier, *Un'estate in Siberia (...)*, op. cit., p. 381 ; Henry Lansdell, *Through Siberia*, London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, p. 102.

Dans ces conditions, la christianisation du Nord semble d'autant plus fragile qu'après l'absence officielle de campagnes d'évangélisation depuis 1789-1799, la liberté religieuse fait force de loi depuis le Statut Speranskiï de 1822 et qu'une nouvelle pastorale orthodoxe russe vouée à l'altérité – longtemps déniée ou ignorée – apparaît dans le Nord. Au *propovednik* [« prédicateur », « prêcheur »] en usage jusqu'alors dans les textes officiels succède peu à peu le « missionnaire », tels l'archimandrite Spiridon dans l'Altai³⁴ et le Père Irinarkh (Ivan Chemanovskii, de son nom laïc), recteur de la mission d'Obdorsk³⁵.

Désormais, il s'agit moins d'une lutte contre le mal que d'éclairer des « enfants de la nature » qui n'ont pas eu accès à la Révélation. Les « nouveaux missionnaires » ont conscience que la conversion doit venir des indigènes eux-mêmes, que l'apostolat signifie moins baptiser que créer les mécanismes qui permettront à l'Autre de « se tourner vers Dieu ». C'est pourquoi les langues locales sont considérées d'un œil nouveau et font, grâce aux abécédaires, aux grammaires, aux dictionnaires, aux catéchismes et aux traductions des Évangiles, etc., le lien entre les mondes russe et indigène. Et de manière plus générale, l'étude par les missionnaires des systèmes religieux et des cultures autochtones rendent compte d'une reconnaissance partielle, mais bien réelle, de l'altérité.

À cet égard, le Père Irinarkh (1873- 1922/1923/1936?) va réellement à l'encontre de l'image du prêtre inculte, inapte aux langues indigènes, ivrogne, etc., dont la presse sibérienne de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle se fait l'écho, comme *Sibirskie voprosy* (proche des milieux régionalistes), ou de la définition « de guide de la politique coloniale de l'autocratie russe, au service de l'esclavage économique et spirituel des travailleurs du Nord³⁶ » à laquelle l'historiographie soviétique voudra réduire les missionnaires.

Certes, le Père Irinarkh possède les qualités d'un recteur de mission³⁷ pour faire vivre « à sept verstes de l'enfer » – c'est ce que l'on dit de la cité marchande d'Obdorsk située sur le cercle polaire où le jeune prêtre arrive en avril 1898 – une communauté. Mais son œuvre missionnaire, en vérité, est beaucoup plus large sur la forme, plus riche sur le fond. Outre quelques articles, il suffit de lire son *Histoire de la mission* parue dans *Le Messenger orthodoxe*³⁸, son journal constitué d'essais réunis et publiés de 1903 à 1905 dans cette même revue³⁹, ses notes de voyage intitulées *Dans le labyrinthe de la Sibérie nord-occidentale* entre 1907 et 1911, toujours dans *Le Messenger Orthodoxe*, et enfin son *Aperçu chronologique des*

³⁴ Voir archimandrite Spiridon, *Mes missions en Sibérie*, Paris, éditions du Cerf, Coll. « Foi Vivante », 1968.

³⁵ Ljudmila Lipatova & Dominique Samson Normand de Chambourg, « De l'orthodoxie et de l'autochtonie dans le pays d'Obdorsk », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De l'Asie russe et d'ailleurs*, vol. 39-40, 2012, p. 12-35.

³⁶ A. G. Bazanov, N. R. Kazanskij, *Missionery i missionerskie školy v Arxangel'skom Severe*, op. cit., p. 3.

³⁷ Le Père Irinarkh crée un orphelinat, un dispensaire, la confrérie saint Gouri, mais également la première bibliothèque de Iamal, un fond ethnographique qui devient bientôt musée et s'est développé aujourd'hui en un riche complexe muséal.

³⁸ Irinarkh Šemanovskij, *Istorija Obdorskoj duxovnoj missii 1854-1904 (Histoire de la Mission d'Obdorsk de 1854 à 1904)*, *Pravoslavnyj Blagovestnik (Le messenger orthodoxe)*, M., 1905, n° 1, p. 20-31 ; n° 2, p. 63-71 ; n° 3, p. 110-118 ; n° 4, p. 154-160 ; n° 5, p. 198-202 ; n° 6, p. 248-254 ; n° 7, p. 306-312 ; n° 8, p. 347-354 ; n° 9, p. 23-25 ; n° 10, p. 56-61 ; n° 11, p. 106-114 ; n° 12, p. 151-158 ; n° 13, p. 183-187 ; n° 14, p. 225-227 ; n° 15, p. 278-284 ; n° 16, p. 322-328 ; n° 17, p. 11-16 ; n° 18, p. 64-72 ; n° 19, p. 122-127 ; n° 20, p. 155-159 ; n° 21, p. 212-219 ; n° 22, p. 241-245 ; n° 23, p. 291-303 ; n° 24, p. 341-350.

³⁹ Le recueil ainsi publié avait pour titre *Du journal intime d'un missionnaire d'Obdorsk*.

événements de la région de Berëzovo du gouvernement de Tobolsk (1032-1910) publiés de 1911 à 1916, pour s'en convaincre. Son écriture n'est pas seulement utile, qui témoigne d'une expérience singulière de treize années entre deux mondes le plus souvent parallèles. Elle est également sensible : le missionnaire s'y voit lui-même évoluer, s'y mettre au jour, avec ses peurs de l'Autre, ses pulsions, son impérieux besoin de comprendre et d'aimer. Peu importe qu'il rapporte de l'Arctique sibérien des artefacts variés, des plantes séchées ou des lettres d'adieu à ordonner soigneusement dans un éventuel « cabinet de curiosités », le Père Irinarkh est lui-même le fruit de cette pérégrination dont l'écriture atteste moins « l'étrangeté irréductible du monde », une plongée dans « le chaudron des barbares » que l'immersion dans des eaux vives, le rite de passage à une vie nouvelle. D'une certaine façon, le Nord fait naître le Père Irinarkh à la vie chrétienne⁴⁰.

D'ailleurs, contrairement à nombre de ses pairs, le missionnaire a « joué le jeu » : il n'est pas arrivé en terrain conquis. Plutôt soucieux de vivre son apostolat et curieux de découvrir l'Autre, il accepte de se confronter à la réalité du terrain, à la géographie physique et humaine de l'Arctique sibérien. Loin de vouloir être un missionnaire idéal, il a voulu vivre son idéal. Dans cette perspective, il tente rapidement de comprendre pourquoi le chamanisme demeure dans les esprits, alors que lui, le civilisateur, vient apporter les lumières de l'orthodoxie. Les rapports des missionnaires, dans les années 1860, montrent que « la rencontre avec les chamanes et les débats avec eux au sujet de la foi sont déjà devenus l'ordinaire⁴¹ », mais sans succès apparent⁴². Le Père Irinarkh lui-même mesure la force du chamanisme lorsqu'il se rend dans les yourtes de Pašer sur les eaux du Polouï, à la sortie d'Obdorsk, où, en réaction à la présence russe et zyriène, « le culte à la pierre, à l'arbre, à diverses poupées, à la terre, à l'eau et autres s'épanouit dans toute sa force⁴³ ». Il veut vérifier les récits à propos des « prodiges », entendre les paroles auxquelles les indigènes prêtent un sens profond ainsi que la musique du tambour qui appelle les esprits et fait des auditeurs « les jouets » du spécialiste rituel. Après une simple séance de divination avec un vieux sabre de soldat suspendu et pointé vers le chamane ostiak pour prédire si la route du retour sera bonne, le missionnaire et ses compagnons attendent la venue des esprits que le maître de maison et « des destinées humaines⁴⁴ » appelle de son tambour à la peau noircie par la fumée :

J'éprouvai une singulière sensation. Le grondement de tonnerre ne roulait plus contre les murs de la yourte, son toit abîmé, mais battait dans mes tempes. Sous les coups, c'est mon cerveau même qui semblait ébranlé... À ce moment, au-delà du bruit assourdissant du tambour, un léger cri se fit entendre, qui commença à s'élever, se fit de plus en plus audible. Toujours plus sauvage, toujours plus perçant. Ce hurlement sauvage du chamane blessait tellement l'oreille qu'à mon corps défendant je fus saisi d'un tremblement. Mon malaise s'accrut tandis qu'à présent le son du tambour et de la voix du chamane redoublait d'intensité, grandissait. Toutes les forces de l'enfer étaient réunies là pour chanter, crier,

⁴⁰ N'est-ce pas, du moins à mon sens, une lecture possible de l'expérience du Père Irinarkh, lorsqu'il écrit qu'il y a « trouvé inspiration, joie, bonheur et y a laissé une partie de son être » ? Voir Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, sost. Ljudmila Lipatova, Moskva, Sovetskij sport, 2005, p. 9.

⁴¹ *I zdes' pojavljaetsja zarija xristianstva. Obdorskaja missija 30^e-80^e gg. XIX v.*, Tjumen', Mandr i Ka, 2003, p. 184.

⁴² Il convient de préciser que les sources du XIX^e siècle font état de nombreux chamanes baptisés.

⁴³ Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, op. cit., p. 39.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 19.

jouer... Je fixais obstinément le chamane. Une puissance invisible m'empêchait de le quitter du regard ; je la ressentais intensément. Au début, le chamane accroupi se balançait légèrement au rythme des battements de tambour ; au fur et à mesure que ceux-ci s'intensifiaient, que la voix accompagnait cette musique sauvage, les balancements se faisaient plus rapides, plus vifs.

Lorsque les battements de tambour furent à leur apogée et le chant, ou plus exactement, le hurlement culmina, le chamane, vieillard chenu et déjà presque aveugle, se mit à bondir aussi haut qu'un acrobate, il fut pris de tremblement, comme sous l'effet d'une très forte fièvre. Son visage contracté, ses lèvres serrées, ses yeux farouches et déments perdus dans le vague... Il battait du tambour sans s'arrêter, hurlait, sans reprendre son souffle ; il bondissait sans répit, comme un mécanisme qui se cabre...

J'avais les nerfs à fleur de peau et désirais que tout cela s'arrêtât au plus vite. Je voulais fermer les yeux afin de ne pas voir le chamane qui avait de l'écume aux lèvres, dont le corps ondulait de la plus étrange façon. Mais j'en étais incapable. Je voulais couvrir les oreilles de mes mains, afin de ne pas entendre ses cris sauvages et effrayants, mais j'éprouvais une telle faiblesse que je peinais à soulever mes mains ; je voulais me couvrir la tête de ma *malitsa* afin d'atténuer le son du tambour qui ébranlait mon cerveau, mais en vain. Le tambour grondait, le chamane continuait de hurler⁴⁵.

Mais les esprits ni ne se font entendre, ni ne se montrent « parce qu'il y a un pope ici ; ils ont peur ». Les visiteurs préfèrent rire et arguer que « le tambour est devenu trop vieux » et l'achètent pour le musée. Pourtant la peur des esprits n'est pas étrangère à celle des hommes des toundras et des taïgas. Il suffit de considérer les indigènes pétrifiés devant le cosaque Matfeï Grigorevitch, « la bouche fendue en un sourire stupide, sauf lorsqu'il se mettait en colère et rabrouait alors les pauvres Ostiaks, ce qui arrivait au moins une fois tous les quarts d'heure. Mais ces tempêtes étaient de courte durée. Aussitôt sa supériorité affirmée par une algarade solennelle, des ordres impérieux, voire quelque coup de poing, il les traitait en égal, plaisantait et bavardait avec eux⁴⁶ ». Ou bien les familles alarmées aussitôt que surgit un voyageur inopiné « qui suscitait toujours quelque trouble dans les yourtes ostiak : les Ostiaks, nous prenant pour quelque notable, se hâtaient de dissimuler leur *chaïtan* [supports d'esprit, NdA], comme ce fut le cas dans les yourtes de Kojgoda où nous fîmes halte pour la nuit⁴⁷ ». Ou encore ces femmes et ces jeunes filles de la Sosva septentrionale, qui, dix ans plus tôt, venaient à la rencontre du visiteur et lui offraient du poisson, mais sont désormais « embarrassées et promptes à se cacher de l'homme russe⁴⁸ », à cause de la brusque affluence de colons et des maux afférents – « comme si était tombé du ciel un tonneau entier de vodka⁴⁹ » –, déversés dans la forêt par le développement des transports fluviaux du second XIX^e siècle. Jusqu'aux craintes des écoliers face aux méthodes éducatives de l'école missionnaire, tels les châtiments corporels, à coups de règle ou de boucle de ceinture : il n'était pas rare que des élèves sortent de l'école avec des bleus⁵⁰. Toutes ces peurs indigènes

⁴⁵ Voir Ivan Šemanovskij, 1909, p. 403-410.

⁴⁶ Stephen Sommier, *Un'estate n Siberia (...), op. cit.*, 1885, p. 221-222.

⁴⁷ *Poezdka na severnyj Ural letom 1892 goda*, sost. po dnevnikam GG. Syromjatnikov et Andreev N. Podrevskij, Tjumen', Mandr i K^a, 2004, p. 172.

⁴⁸ Konstantin Nosilov, *U vogulov. Očerki i nabroski*, Tjumen', SoftDizajn, 1997, p. 169.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 161.

⁵⁰ Voir Pjotr Khatanzeev, « Obdorskaja missionerskaja škola », *Tajga i tundra*, 1930, p. 39-40. Un tel texte est évidemment à considérer avec précaution, eu égard au contexte idéologique de l'époque. Néanmoins il existe une autre source de l'époque impériale sur les mauvais traitements à l'école missionnaire, puisque le journal *Sibirskij listok* rend compte de « l'éducation à l'ancienne des religieuses en charge de l'école : pincements, coups de poing et de pied » ; dans le cadre de cette affaire, la police aurait dressé deux procès-verbaux à la Mère supérieure et trois au recteur de la mission lui-même. Voir *Sibirskij listok*, 11 mars 1910, p. 3. Dans les archives, des lettres d'élèves adressées au père Irinarx éclairent différemment les relations professeurs-élèves :

affleurent parfois dans l'écriture du Père Irinarkh : « Ils me craignaient comme missionnaire, comme Russe, non comme étranger⁵¹. »

Si le missionnaire est tenté de voir dans ces éleveurs de rennes et chasseurs pêcheurs de simples enfants de la Nature, s'il a le désir naïf de mettre les Samoyèdes et les Ostiaks « à égalité avec les Russes » grâce à l'instruction, la nature et les êtres du Nord s'évertuent à l'éclairer à leur manière : qu'un adolescent samoyède s'improvise le sauveur des siens et de leur troupeau de rennes menacé par des loups lors d'une tempête de neige et le missionnaire brusquement impuissant, déplacé, est renvoyé sinon à la vanité, du moins à la relativité de sa propre civilisation ; qu'une constellation de neige, de givre, d'éclats de lune, illumine un sapin dans la nuit arctique, et il inspire au voyageur ce qu'il avait oublié de faire pour les orphelins, les pensionnaires et les élèves de la mission : l'arbre de Noël de son enfance ; que deux fillettes avec une bouteille vide viennent à jouer à l'ivrogne, et le visiteur se surprend à se taire. Même si le Père Irinarkh veut parfois se convaincre que l'alcool est un dérivatif à la monotonie de l'existence de ces sociétés (semi)nomades et le chamanisme, à la nature morte du Nord, son honnêteté intellectuelle le force à aller aussi loin que le peut cet homme de son siècle ; à la lumière de ses travaux ethnographiques et de son expérience humaine, il prend conscience que les colons peuvent bien « railler les rituels et pratiques religieuses des indigènes, se détourner d'eux comme d'une race inférieure⁵² », mais qu'eux-mêmes apportent bien peu en échange aux communautés des toundras et des forêts : des villages à la vie étroite, monotone, vide, inconsistante, sale. Une existence où Ostiaks et Samoyèdes n'ont guère leur place :

J'examinai de plus près les relations des colons actuels à l'égard des Ostiaks. Il me semblait que ces injustices odieuses qui avaient prospéré au XVIII^e siècle n'étaient plus. Aujourd'hui encore les relations commerciales n'étaient pas normalisées, à l'évidence, mais ce n'était plus entièrement le fait des colons, puisque les indigènes eux-mêmes étaient partie prenante de ces échanges. Il m'était impossible d'ignorer la totale indifférence des Russes envers les Ostiaks, en tant qu'êtres humains : pour eux, l'indigène n'est qu'un acheteur. Il n'a aucune dignité humaine : c'est un chien parce qu'il mange, dort et boit avec ses chiens, un « impur » parce que sa foi est impure.

Ma longue et pénible réflexion sur l'attitude du colon russe d'aujourd'hui envers l'Ostiak m'a mené à cette conclusion. Je répugnais à accepter cette idée et voulus la confronter aux impressions des voyageurs et des chercheurs de ces dernières décennies. Devant mes yeux défilaient les noms de ceux dont les travaux m'étaient familiers et je dus me rendre à la triste évidence que ma conclusion correspondait pour l'essentiel aux leurs. Il ressortait de leurs observations que les indigènes, contraints d'avoir des relations de commerce avec les colons, évitaient tout autre rapprochement et menaient de leur côté une existence ignorée de ces nouveaux venus. Et aussi que pour préserver leurs croyances du mépris, voire souvent des invectives des chrétiens, ils s'étaient repliés sur eux-mêmes, de sorte qu'il était extrêmement rare qu'un étranger pût lever le voile de l'intimité ostiak.

Gosudarstvennyj Arxiv Tjumenskoj Oblasti, fond 103, inventaire 103-1, dossier 2 659, tome 2, feuillet 489 ; GATO, fond 103, inventaire 103-1, dossier 2 659, tome 2, feuillet 948, etc.

⁵¹ Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, op. cit., 2005, p. 44.

⁵² *Ibid.*

Cela posé, je m'interrogeai sur ce que peut faire le missionnaire. L'indigène craint de l'approcher, parce qu'il est russe, vit à la russe et a des amis russes. Et le missionnaire, ressentant son impuissance à influencer les Ostiaks, ne demeurait pas longtemps à Obdorsk. Pour trois prêtres à la Mission, vingt sont passés en trente ans⁵³ !

En ce qui concerne plus particulièrement les néophytes, ils émeuvent ou agacent tour à tour le missionnaire. Des Samoyèdes qui laissent les saintes icônes dehors⁵⁴ ; des Ostyaks qui, à l'instar du Prince Taïchine ou du simple Vasilii Tcherashkov, marient leurs enfants très jeunes⁵⁵ ; les Ostyaks de Lioumaz mis hors d'état de se rendre à l'office dans l'église nomade par le seau d'alcool que leur a vendu le cosaque de Berëzovo, Afanasij Polenov⁵⁶, etc... : l'orthodoxie déplore le peu de conscience indigène de ses péchés et de ses fautes devant Dieu. Le Père Irinarkh, lui, tente de comprendre l'imperfection du christianisme autochtone : une croix autour du cou et un *chaïtan* dans la poche⁵⁷. Il l'explique par les abus commis par les nouveaux arrivants à l'encontre des indigènes ainsi que par le manque d'« élévation » de ceux-ci, dû aux « caprices [mêlés] de l'austère nature polaire, des croyances anciennes, de parents et de vieux qui n'en font qu'à leur tête⁵⁸ ». Néanmoins il tente le plus souvent non pas de combattre ce qui n'est pas canonique, mais de l'utiliser à des fins éducatives pour amener naturellement ses nouvelles ouailles vers la foi véritable. Ainsi laisse-t-il les indigènes enterrer leurs défunts traditionnellement, c'est-à-dire avec objets, vêtements et fourrures, parce qu'il est soucieux avant tout d'entretenir leur conception d'une vie après la mort ; l'inutilité de tout bien matériel dans la vie éternelle sera expliquée à partir de là.

Au fil des pages du Père Irinarkh, transparaissent non seulement les difficultés des néophytes à s'inscrire dans l'espace russe, mais également celles des missionnaires eux-mêmes à composer avec l'univers sibérien. Que ce soit la toundra où « l'on risque sa vie à chaque pas », la « polaire Obdorsk coupée de toute communication avec le monde deux mois de l'année », ou même le logis du missionnaire hanté par la pluie, la neige et le vent et où « le livre et la plume vous tombent des mains, le sommeil vous fuit (...), les visites sont vaines, parce qu'on sait déjà qui va parler de quoi (...). Il ne reste qu'à aller et venir à travers les pièces et se repaître de chimères, affronter ses divagations, absurdes et folles, à en pleurer. Et le vent qui se heurte aux murs de la maison, semble vous harceler et vous mène, à force de coups impétueux, aux portes de la folie⁵⁹ » : la difficulté du terrain fait tomber les masques du civilisé, son image sociale. En Sibérie (sub)arctique, l'apostolat est mis à nu, qui révèle les

⁵³ Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnij blagovestnik*, n° 17, 1903, p. 36-42.

⁵⁴ *I zdes' pojavljaetsja zrja xristianstva. Obdorskaja missija 30-80-e gg. XIX v., op. cit.*, p. 213.

⁵⁵ *Putevye žurnaly missionerov Obdorskoj missii (60-70-e gg. XIX veka)*, Tjumen', Izd.-vo Jurij Mandrik, 2002, p. 34.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

⁵⁷ De même l'exilée polonaise Ewa Felińska relate par exemple comment à Berëzovo, un Ostyak baptisé avait toujours dans sa poche son chaïtan, par peur qu'on le découvre dans sa maison. Par inadvertance, le support d'esprit tomba de sa poche et fut immédiatement confisqué par un policier : cf. Ewa Felińska, *Revelations of Siberia By a banished Lady*, vol. II, London, Hurst & Blackett, 1854, p. 23.

⁵⁸ *Putevye žurnaly missionerov Obdorskoj missii (60-70-e gg. XIX veka)*, *op. cit.*, p. 98.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 105.

doutes, les inimitiés, les abandons, la lassitude. Au beau milieu de la mission volée en éclats sous le vrai jour de chacun, le père Milovskii ne déplore-t-il pas « un rêve menteur⁶⁰ » ?

Les autochtones eux-mêmes renvoient le prédicateur à ses propres limites, à son apostolat, dans lequel ils voient souvent l'une de « vos nombreuses tentatives de nous convertir en Russes⁶¹ ». Derrière le baptême se profilent l'école, la sédentarisation. La défiance envers la foi russe n'a d'égal que celle envers les Russes et l'exemple qu'ils donnent. Et parce qu'il marche dans les pas de la culture dominante, du colonisateur, comme le Père Irinarkh l'exprime lui-même, dont il est l'un des multiples visages aux yeux des autochtones, « être missionnaire n'est pas une mince affaire⁶² ». Peu à peu au-delà des longs déplacements en traîneaux l'hiver et en barque l'été pour visiter des ouailles qui ont souvent oublié jusqu'à leur prénom chrétien, de la nuit polaire, de la nécessité d'un truchement⁶³, de l'éternel manque de moyens⁶⁴, le Père Irinarkh apprend à déplacer les frontières, y compris celles du chrétien et du « païen ». Les Samoyèdes comme les Ostiaks ne sont plus tout à fait « aussi impénétrables que la toundra elle-même⁶⁵ » :

Rien d'étonnant à ce qu'ils nous fuient et nous apparaissent comme encore plus primitifs. Ils se moquent de nous dans notre dos et ont de bonnes raisons pour cela. À leurs yeux, ce sont eux les civilisés et nous, les sauvages. Ils voient en nous des bavards et des beaux-parleurs qui ne savent rien faire ni créer, alors qu'eux ont beaucoup fait et créé. Ils se sont pleinement appropriés les conditions de vie du Grand Nord, et même si leur quotidien est très difficile, ils ont appris à utiliser dans leur mode de vie nomade toutes les commodités possibles. Ils ont vaincu la nature polaire en créant leur propre culture, que nous ne comprenons pas car nous ne voulons pas la connaître. Nous nous présentons à eux comme ayant quelque chose à leur apprendre alors que nous avons recours à tout ce qu'ils ont inventé pour leur survie. Ils nous fuient, car à leurs yeux nous ne sommes pas des précepteurs légitimes, alors qu'eux-mêmes se considèrent comme tels à notre endroit. Notre influence sur eux est plus que faible, tandis que la leur s'exerce bien souvent avec force sur nous. Ils le voient, mais se taisent. Et que leur dire lorsqu'ils considèrent qu'ils ne sont pas moins intelligents que les Russes ? Leur conviction vient des succès de leurs combats non seulement contre les Russes pour préserver leur singularité, mais également contre la nature pour vivre dans cette région d'Obdorsk, alors que la population russe n'y parviendrait pas si, eux, les indigènes n'étaient pas là. Contrairement à ce que nous pensons et affirmons, ce n'est pas le Samoyède qui a besoin du Russe pour se débrouiller, mais l'inverse. Car ce sont eux, les Samoyèdes, qui ont apprivoisé les toundras du pays d'Obdorsk qui nous étaient inconnues⁶⁶.

Le 23 octobre 1910, l'higoumène Irinarkh est appelé par le Saint-Synode sous d'autres cieux – Tver, la Kirghizie –, non sans avoir laissé un héritage sur lequel s'est appuyé, malgré lui, le jeune pouvoir soviétique. En effet, parmi les élèves formés dans l'école de la mission

⁶⁰ *Iz istorii Obdorskoj missii*, Tjumen', Mandr i K^a, 2004, p. 202.

⁶¹ *Ibid.*, p. 74.

⁶² Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, *op. cit.*, p. 21.

⁶³ En janvier 1867, le nouveau venu Père Ioann Platonov se voit ainsi reprocher par les Samoyèdes, baptisés comme non baptisés, de parler par la bouche d'un interprète là où le prêtre le plus âgé [Pëtr Popov] s'exprimait librement dans leur langue : *Putevyje žurnaly missionerov Obdorskoj missii (...)*, *op. cit.*, p. 74.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁶⁵ Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁶ Voir Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj Blagovestnik*, n° 5, 1910, p. 222-228.

d'Obdorsk, deux d'entre eux notamment deviendront d'éminents acteurs du nouveau régime en matière de politique nationale : Ivan Noho (1891-1947), premier dramaturge samoyède dans les années 1930 et Pëtr Khatanzev (1894-1970), l'un des premiers instituteurs et auteur d'un manuel de khanty inspiré de celui de la mission. De même qu'Anton Pyrerka (1905-1941), lui-même élève d'une école paroissiale et futur linguiste, ils constituent une transmission originale des savoirs dans le Nord, certes minoritaire par rapport à ceux qui retourneront simplement « à la condition de sauvage, y trouvant là quelque avantage⁶⁷ », mais essentielle.

Le Nord lui aussi a laissé une empreinte indélébile sur le Père Irinarkh. Après treize années passées dans l'Arctique sibérien, au-delà du travail accompli et en dépit des heures sombres, le missionnaire qui n'aimait rien tant que parcourir la toundra en hiver, jusqu'à en être « au nirvana⁶⁸ » a fini par remettre en cause sa façon de servir les autres, préférant bientôt l'expérience personnelle à l'observance de la doctrine. Et dans son humilité, il découvre le christianisme à travers « la malveillance des colons russes locaux, prétendus civilisateurs animés uniquement d'intérêts comptables », « la souffrance morale et l'épuisement physique de missionnaires qui se confondent avec ces colons dans les beuveries, les jeux de carte, l'oisiveté⁶⁹ » et le paganisme à travers le bonheur ordinaire, « à leur façon », des Samoyèdes et des Ostiaks errant dans la Création :

Je m'efforçai de graver dans ma mémoire cette image. Le Samoyède Grigorij regardait devant lui, indifférent, pressait les rennes, accélérant leur course. Ces phénomènes naturels sont si ordinaires et familiers pour lui, à l'instar de la toundra, majestueuse et libre. Les rennes se mouvaient dans un tourbillon, et j'avais le sentiment d'être tombé dans quelque royaume enchanté, magique⁷⁰...

Aux yeux du Père Irinarkh, l'œuvre missionnaire pêche par manque de moyens et de personnalités fortes, mais aussi, par le caractère sombre de la colonisation qui a grandement discrédité les Russes et leur religion au fil des siècles. Dès lors, son apostolat dans le pays de l'Ob n'est sans doute pas étranger à sa conversion au bolchévisme, qui le fait bientôt signer des articles dans *La voix du prolétaire* sous le pseudonyme évocateur de « Chamanovski » !

Sous le paradis, l'Enfer ?

Le point de vue du Père Irinarkh n'est dans doute pas la norme en Russie, mais il est partagé par bon nombre d'observateurs, qu'ils soient voyageurs ou relégués.

Les auteurs européens ont longtemps diffusé une image plutôt positive des peuples sibériens, comme la description laissée par le marin Gerrit de Veer, dès la fin du XVI^e siècle, de Samoyèdes « qui sont vêtus de la manière qu'on nous représente que les sauvages le font, et par cet endroit-là, on peu les appeler des sauvages, par ailleurs ils ne méritent nullement ce nom, puisqu'ils ont beaucoup de bon sens dans leur conduite⁷¹ ».

⁶⁷ Severnye inorodcy v Tobol'ske i ix vpečatlenija, *Pravoslavnyj Blagovestnik*, n° 14, juillet 1903, T. II, p. 286.

⁶⁸ Voir Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj Blagovestnik*, n° 20, 1907, p. 167-178.

⁶⁹ Voir Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj Blagovestnik*, n° 19, 1903, p. 125-127.

⁷⁰ Voir Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj Blagovestnik*, n° 5, 1910, p. 222-228.

⁷¹ *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Les relations de Gerrit de Veer établies & présentées par Xavier de Castro, Paris, Chandeigne, 2000, p. 64-65.

Encore au XVIII^e siècle, les peuples du Nord sont régulièrement mentionnés par les auteurs catholiques et allemands en contrepoint d'une société russe capable de châtier « une cloche qui a aussi reçu le Knoute à Moscou & a été diffamée & reléguée comme les canons pour avoir sonné la retraite⁷² » ou même d'exécuter un singe – propriété en livrée de valet de pied d'un ambassadeur anglais – coupable d'avoir renversé des icônes dans une église⁷³. Le célèbre abbé Chappe d'Auteroche s'étonne que les Russes « s'occupaient encore, en 1761, à faire la guerre à ces malheureux Peuples, au-lieu de les laisser tranquilles dans leurs montagnes glacées », tel le neveu du « Chef des Tchouktchi » en captivité à Tobolsk qui prie l'abbé académicien, « dans le désir d'avoir sa liberté », de le prendre pour domestique et de l'emmener avec lui⁷⁴. L'officier français Thesby de Belcour exilé en Sibérie dépeint des Samoyèdes au caractère « bon, fervable & officieux envers les étrangers », qui « ne connoissent pas la passion de la jalousie » amoureuse, mais « sont extrêmement jaloux de leur liberté⁷⁵ » et une nation ostyak « indépendante, qui habite, ou plutôt erre sur les bords de l'Oby, (...), ne veut même pas obéir à son propre Prince qui est venu en porter les plaintes au Gouverneur de Tobolsk, pendant mon séjour dans cette ville⁷⁶ », par contraste avec des cosaques et leur colonel Dréwitz, digne(s) de « tout ce que pourrait faire le sauvage Esquimeau le plus cruel⁷⁷ ». De même, l'Italien Francesco Locatelli, lors de ses mésaventures en Moscovie, observe le contraste entre « les Payens [Tchérémisses ; act. Maris, NdA] qui vivent d'une manière simple & conforme aux Lois que la Nature a prescrites à tous les hommes⁷⁸ » et « les Moscovites qui se croient seuls en droit de porter le nom de Chrétiens », les cloîtres où règne beaucoup plus qu'ailleurs la superstition et les ecclésiastiques qui devraient changer de mœurs avant que d'aller prêcher l'Évangile⁷⁹. L'image civilisatrice de la Troisième Rome n'en sort pas grandie : les Russes « égalent en stupide superstition les hordes sauvages qui bordent les frontières de la Russie, et dont ces mêmes Russes ne parlent qu'avec dédain, quoiqu'ils ne soient pas plus éclairés⁸⁰ », voire pire, puisqu'après comparaison, « les Tatars valent beaucoup mieux que leurs vainqueurs⁸¹ ».

Au XIX^e siècle, nombre d'Européens décrivent la seule dégénérescence des indigènes locaux : ceux dont la faim et la maladie n'ont pu venir à bout demeurent la proie de marchands russes peu scrupuleux et de la vodka de Tobolsk. Dans ce contexte, les voyageurs ne voient guère les effets de l'œuvre missionnaire ou n'y voient souvent que des retombées néfastes.

Le scepticisme est grand, quant aux qualités missionnaires du clergé russe et à l'efficacité de son apostolat. Parmi les arguments majeurs figure l'inadéquation des missionnaires envoyés dans le Nord, tant par manque d'encadrement que par manque d'esprit

⁷² François Auguste Thesby de Belcour, *Relation ou journal d'un officier français au service de la confédération de Pologne, pris par les Russes & relégué en Sibérie*, Amsterdam, 1776, p. 74.

⁷³ Augustin de Meyerberg (baron), *Voyage en Moscovie*, Paris, Librairie A. Franck, « Bibliothèque russe et polonaise », vol. 1, 1858, p. xiv-xvii.

⁷⁴ Voir Jean Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761*, Paris, Debure, 1768, p. 263.

⁷⁵ François Auguste Thesby de Belcour, *Relation ou journal d'un officier français...*, *op. cit.*, 1776, p. 264-265.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 266.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 27.

⁷⁸ Anonyme [Francesco Locatelli], *Lettres Moscovites*, Paris, 1736, p. 64.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 62-64.

⁸⁰ Chantreau [Citoyen], *Voyage en Russie*, Paris, Briand, 1794, p. 292.

⁸¹ François Auguste Thesby de Belcour, *Relation ou journal d'un officier français...*, *op. cit.*, 1776, p. 118.

d'initiative. À l'été 1880, Stephen Sommier a précisément l'occasion de rencontrer un missionnaire venu à Mura inspecter la bonne conduite ses ouailles. Son étonnement est grand face à un vieillard vénérable à la longue barbe blanche qui habite Obdorsk depuis dix ans, mais n'entend ni un mot d'ostiak, ni un mot de samoyède, alors que les indigènes ne comprennent rien au russe, hormis *vodka* et *diéngui* (« argent »). L'essentiel des informations sur les Samoyèdes et leur système religieux obtenues par le voyageur lui sont données non par le prêtre d'Obdorsk, mais par le jeune truchement-psaltiste samoyède qui l'accompagne en tout lieu et par des pêcheurs russes. Son expérience des missions protestantes en Laponie achève de le convaincre des travers de l'œuvre missionnaire russe en Sibérie qui souffre d'un manque d'investissement et de vision à long terme, à l'image d'un gouvernement qui, à la différence des pays scandinaves prônant l'instruction obligatoire pour tous, se contente essentiellement de prélever l'impôt. Pour le pasteur anglican et médecin Charles Wenyon qui revient de sa mission en Chine en 1893, la faiblesse des organisations missionnaires russes et de l'Église officielle elle-même réside dans le manque d'instruction de ses membres⁸². À ce propos, le pasteur Lansdell relate un épisode prosaïque, mais édifiant, de son voyage en Sibérie : à peine a-t-il débarqué à Irkoutsk que les $\frac{3}{4}$ de la ville sont détruits, hormis une chapelle, événement aussitôt qualifié de « miracle », y compris par le clergé russe, ce en quoi il eut tort, note imperturbablement le missionnaire anglais, attendu que cette chapelle était l'un des rares édifices de l'endroit qui fut construit en briques⁸³.

Le chamanisme, diabolisé par l'Église officielle ou réduit à un phénomène en voie de disparition, demeure pourtant une réalité du missionnaire. Les sources font souvent état d'un simple report des représentations indigènes sur la foi chrétienne, A. Dunin-Gorkavitch préférant même parler de l'orthodoxie comme d'une religion morte pour les naturels⁸⁴, là où la foi héritée de leurs pères constitue leur chair et leur sang. Quatre siècles après la conquête, leur mode de vie (semi)nomade, leur éloignement géographique et culturel du monde russe, leur méconnaissance du russe, constituent donc un véritable défi pour le clergé russe, souvent démuni devant l'oubli de leur prénom chrétien par les néophytes⁸⁵ ou devant la bonne réputation de certains spécialistes rituels auprès des indigènes comme des Russes, tous faisant le plus grand cas de prédictions qui s'avèrent fondées par la suite.

En effet, beaucoup de Russes de Sibérie n'ont plus de « russe » que le nom, aux yeux d'exilés politiques comme Sergueï Chvetsov. Celui-ci note qu'en trois cent ans de contact avec les Ostiaks de la région de Sourgout, ces slaves ont perdu la culture de leurs ancêtres pour adopter nombre de traits culturels indigènes – vestimentaire, linguistique, alimentaire et

⁸² Charles Wenyon, *Across Siberia on the Great Post-Road*, London, 1896, p. 219.

⁸³ Henry Lansdell, *Through Siberia, op. cit.*, 1882, p. 261. Par ailleurs, le pasteur rend brièvement compte des missions russes en Bouriatie et au Japon.

⁸⁴ Aleksandr Dunin-Gorkavič, *Tobol'skij sever. Etnografičeskij očerk mestnyh inorodcev*, tom III, Tobol'ok, Gubernskaja Tipografija, 1911, p. 35.

⁸⁵ À Berëzovo, un prêtre refuse de marier un jeune couple ostiak qui s'était présenté à l'église, mais ne se souvenait pas de ses prénoms de baptême : Ewa Felińska, *Revelations of Siberia... op. cit.*, vol. II, 1854, p. 19-20. Dans une famille samoyède, un garçon s'est longtemps appelé Stepan, jusqu'à ce que le prêtre explique aux parents que leur fils s'appelait en fait Nikita : Vl. L'vov, *Samoedy*, M., Tipografija Russkogo Tovariščestva, 1912, p. 25.

technique –, mais sans aucunement les perfectionner⁸⁶. En matière religieuse, le christianisme populaire semble prévaloir sur la foi, comme en témoigne le quotidien des habitants où se mêlent fêtes orthodoxes et superstition⁸⁷ ; dans l'esprit russe local, le *sousedko*⁸⁸ auquel on fait des offrandes est plus familier que le Dieu unique et invisible, comme s'en étonne Sergueï Chvetsov : « Il nous a fallu plus d'une fois expliquer à nos connaissances la différence entre Dieu et les saints ainsi que la signification des icônes selon les dogmes de l'orthodoxie ; on nous écoutait toujours avec une visible perplexité avant de nous décréter brusquement que seul un hérétique peut penser une telle chose⁸⁹. » Quant au baptême, il est le prétexte à mille rituels : si les cheveux du nourrisson coupés par le prêtre sombrent dans les fonts baptismaux, l'enfant mourra bientôt, s'ils surnagent, il vivra longtemps ; au retour de l'église, une parente du nouveau né l'attend sur le seuil de la maison, qui le bénit avec du pain, puis fait passer la mère et l'enfant sous le pain brandi dont un petit morceau est coupé et placé dans le berceau du baptisé afin de le protéger de divers malheurs ; lors du premier verre de vodka offert par la mère aux invités, tous déposent dans un plateau de l'argent qui lui appartiendra en propre, etc.⁹⁰ D'ailleurs, les Russes font aussi l'objet de missions, puisqu'au milieu du XIX^e siècle, par exemple, un prêtre âgé et malade de la mission d'Obdorsk sillonnait en barque tous leurs sites de pêche au fil de l'Ob, flanqué d'une chapelle volante⁹¹.

Au fil du temps, le chamanisme inspire aux Sibiriaks des sentiments ambigus qui vont de l'hostilité à la crainte en passant par le plus pur pragmatisme. Les sites sacrés indigènes se font de plus en plus discrets, pour échapper non pas à la destruction, mais au pillage par les Russes : les riches fourrures, les pièces d'argent, etc. en guise d'offrandes sont une trop grande tentation. Au fur et à mesure que la présence russe s'intensifie en Sibérie pourtant, les histoires populaires se multiplient sur l'efficacité étrange du chamanisme. Le relégué Ivan Neklpaev collecte ainsi, dans les familles russes de Sourgout, des récits sur le châtement d'habitants qui ont profané le « sanctuaire » des divinités ostiak⁹² : la maladie, la mort, la folie. Les Sibiriaks évitent également d'aller chez un Ostiak, s'il est malade, car le chamane appelé à son chevet, transfère la maladie, pour le guérir, sur un autre être, et utilise de préférence pour ce faire... des Russes⁹³. En 1892, sur la Konda, le portier d'un magasin d'État qui avait oublié ses clefs chez lui, à quelques verstes de là, les récupère grâce à un chamane qui les fait tomber à proximité dans un cliquètement⁹⁴. Par expérience, même des prêtres

⁸⁶ Sergej Švecov, Očerki surgutskogo kraja, *Tobol'skij Sever glazami političeskix ssyl'nyx XIX – načala XX veka*, *op. cit.*, p. 97-100.

⁸⁷ Dès 1650, un voïvode de Sibérie relevait les profanations et jeux démoniaques des fidèles lors des *Sviatki*, entre Noël et l'Épiphanie. Voir Dominique Samson Normand de Chambourg, « L'Ours, la Lune et les Pentecôtistes. Du paysage religieux des Khanty septentrionaux au début du XXI^e siècle », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin : De l'Asie russe et d'ailleurs*, *op. cit.*, p. 75.

⁸⁸ Esprit protecteur, mais dont la colère, l'abandon provisoire ou définitif peut engendrer le malheur pour l'être humain. Certaines femmes ont le don de se métamorphoser en *sousedko* pour pénétrer dans une maison et nuire à la maisonnée : elles prennent alors la forme d'une pie. Il existe divers types de *sousedko* qui diffèrent par leurs propriétés et leur sphère d'activité, sont bienfaisants ou/et malfaisants ; par exemple, afin de se concilier le *sousedko* du bétail, les Sibiriaks ont coutume de lui offrir le jeudi de la Passion de petits pains ronds qu'on place ensuite sous une jument, etc.

⁸⁹ Sergej Švecov, *Očerki surgutskogo kraja*, *op. cit.*, p. 102-103.

⁹⁰ Ivan Neklpaev, *Obrjady, obyčai, pover'ja*, Tjumen', SoftDizajn, 1997, p. 64.

⁹¹ August Ahlqvist, *Sredi xantov i mansi*, Tomsk, Izd.-vo Tomskogo universiteta, 1999, p. 103.

⁹² Voir Ivan Neklpaev, *Obrjady, obyčai, pover'ja*, *op. cit.*, p. 50-54.

⁹³ *Ibid.*, p. 54.

⁹⁴ Voir Konstantin Nosilov, *U vogulov*, *op. cit.*, p. 12.

accordent quelque crédit à la parole des chamanes, tel le prélat qui rapporte à l'exilée polonaise Ewa Felińska, comment son intention de mettre à l'épreuve un chamane du pays de Berězovo tourne court, lorsque celui-ci annonce à l'ecclésiastique une nouvelle affectation, la mort de son fils, un jeune homme plein d'avenir, ainsi que le mariage et le décès, peu après, de sa fille :

« Tout s'est passé exactement comme le chamane l'avait prédit », ajouta le prélat d'une voix brisée. « J'ai été affecté d'un endroit à un autre, un événement que je ne pouvais même pas imaginer ; peu après, j'ai perdu mon fils ; ma fille s'est mariée, elle est morte à présent. En bref, chaque chose, dans ses moindres détails, s'est produite comme il l'avait dit. Il ne me reste plus qu'à attendre calmement ce qui doit encore s'accomplir : l'heure de ma mort n'est pas loin de sonner ».

L'émotion qui l'agitait en rapportant tout ceci n'a pas manqué, comme par contagion, de me gagner. Je voyais que c'était encore très vivant dans son esprit ; afin de chasser la suite mélancolique d'associations que cela avait créé, je dis :

« Il était impardonnable de la part du chamane ostiak de commettre de telles prophéties ; outre qu'elles peuvent être fausses, elles blessent douloureusement ».

« La faute était mienne, ce n'était pas de la sienne », répondit le prélat. « Il refusa longtemps de satisfaire ma curiosité, mais grandement pressé de ma part, il déclara : "Ton premier cheveu gris sera le signe de ton départ d'ici-bas" ».

Je le vis lisser de sa main sa longue barbe et ses cheveux, encore noirs corbeau.

« Je m'achemine doucement vers la cinquantaine à présent » reprit-il, « et cependant, contre toutes les lois de la nature, pas un cheveu sur ma tête n'est devenu gris. Manifestement, il a plu à Dieu dans sa clémence de prolonger ma vie ; mais cela ne saurait être bien long⁹⁵.

De même, le christianisme semble pervertir les néophytes. Le naturaliste allemand Alfred Brehm qui participe à une expédition scientifique en Sibérie occidentale en 1876 note que le chamanisme n'est pas dénué d'une certaine hauteur poétique et d'un contenu moral, tandis qu'une plus grande culture est loin de signifier une plus grande moralité : aussi préfère-t-il être en milieu animiste et proche de cette partie d'un peuple qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut⁹⁶ que chez les Ostiaks convertis. Quant à l'exilé Viktor Bartenev, il observe le même phénomène que la plupart des voyageurs : les convertis ne se distinguent nullement par une plus grande moralité que les païens. Au contraire, on s'aperçoit que parmi les baptisés, il est plus de voleurs, d'ivrognes et de fainéants que chez les chamanistes⁹⁷ :

⁹⁵ Ewa Felińska, *Revelations of Siberia*, vol. II, *op. cit.*, p. 113.

⁹⁶ Alfred Brehm, *Ostjaki-jazyčniki, Narody Krajnego Severa i Dal'nego Vostoka v trudax issledovatelej (XVII-načalo XX v.)*, M., Severnye prostora, 2002, p. 242-243.

⁹⁷ Viktor Bartenev, *Na krajnem severo-zapade Sibiri, Tobol'skij sever glazami političeskix ssyl'nyx XIX-načala XX veka*, *op. cit.*, p. 175.

J'ai entendu de la part de beaucoup que les indigènes baptisés commencent à vivre beaucoup plus immoralement. Un habitant d'Obdorsk m'a parlé d'un Samoyède néophyte qui, auparavant, lorsqu'il était païen, s'acquittait toujours soigneusement de ses dettes. Une fois baptisé, il cessa de rembourser. On lui dit : « Et bien quoi, avant tu étais si honnête, et voilà qu'à présent tu escroques, alors que tu es baptisé en plus ! » « Ben quoi, répond le Samoyède, maintenant je suis autant baptisé que vous, les Russes ; alors j'escroque, comme vous le faites, c'est comme ça que ce doit être⁹⁸ !

D'ailleurs, au XIX^e siècle, la bête noire des missionnaires est précisément chrétienne : la dynastie ostiak des Taïchine, princes d'Obdorsk. Ces rouages indigènes de l'État jouent de leur pouvoir pour représenter la Couronne sans y perdre leur âme, et encore moins celle des leurs⁹⁹, au grand dam des autorités locales comme des missionnaires. Dans son rapport sur les activités de la mission d'Obdorsk, le prêtre Pètr Popov dénonce la froideur princière envers la foi chrétienne, les excuses grossières pour échapper aux lois chrétiennes, la participation au culte idolâtre et même sa défense¹⁰⁰ ; ainsi en mars 1867, alors que le père Pètr découvre des supports d'esprits de la plus grossière facture et à demi-vermoulus qu'il se propose de détruire, le prince Taïchine objecte que c'est là la propriété des maîtres des lieux, non baptisés, ce qui interdit toute intervention¹⁰¹. Le prince, baptisé Ivan, s'obstine à ne pas trahir « la foi de ses pères », malgré « la douceur, les caresses, la persuasion, les prières, et enfin les menaces du Jugement divin et du jugement des hommes¹⁰² » : « affichant les traits du chrétien, il est un authentique païen dans l'âme, agissant contre le christianisme¹⁰³ ». « La conversation d'un homme sobre avec un homme ivre ne prend pas toujours¹⁰⁴ », écrit diplomatiquement le Père Aleksandre Tverine de la mission d'Obdorsk, après une rencontre matinale avec le prince ; quant au père Nikolai Guerassimov, il voit le jeûne changé, à l'initiative du prince Taïchine, en beuverie générale et en mêlée avec tous ceux qui se trouvent alors dans sa résidence d'été¹⁰⁵. Dans un portrait moral peu flatteur pour le prince et ses fils, l'ancien chef de police de Berëzovo, T. Popov, rapporte en effet la constance des frasques princières couronnées par sa parfaite connaissance des cellules de dégrisement¹⁰⁶. À

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Lorsque le gouverneur de Tobolsk incite le prince régnant de l'époque à envoyer son fils à Tobolsk pour y être instruit, le prince s'oppose violemment à ce que son fils soit entre des mains « étrangères », menaçant de brûler la ville de Tobolsk de fond en comble, si son fils lui était retiré de force : Ewa Felińska, *Revelations of Siberia*, *op. cit.*, vol. II, p. 126-127.

¹⁰⁰ *Putevye žurnaly missionerov Obdorskoj missii...*, *op. cit.*, 19.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 78.

¹⁰² *Ibid.*, p. 19.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 121.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 180-181.

¹⁰⁶ « (...) Il est remarquable qu'aussitôt le caftan revêtu, tout changeait en Taïchine : l'allure, le maintien, le regard. En faisant sa connaissance, vous ne pouviez vous empêcher d'observer que Taïchine avait autrefois appris l'Étiquette : il saluait et tendait la main, tel un gentleman. Il était alors flanqué d'un truchement et d'un *starchina* ou d'un serviteur. Taïchine ne parlait pas russe et affirmait même ne pas comprendre cette langue, bien que cela soit des plus étranges, parce que le prince évoluait beaucoup dans les sphères russes. À cet égard, nous sommes enclins à ne pas le croire. Jouissant parmi les Ostiaks d'une grande considération, Taïchine faisait montre à chaque pas de son pouvoir. Néanmoins celui-ci reposait moins sur le respect envers sa personne que sur la peur. L'Ostiak savait que toute parole de T. doit être suivie, sous peine de punition, et obéissait aveuglément à ses ordres. Je ne sache pas d'exemples de l'aspiration de T. à l'amélioration de l'existence des siens, mais j'ai connaissance de cas de son âpreté au gain, de sa fausseté tolérée en matière de justice, et sur la base de ce que je sais, j'affirme que l'administration de T. était nuisible. Afin de ne pas parler dans le vide, je citerai un exemple :

l'image de l'un de ses supports d'esprit dont le visage n'est autre qu'une assiette d'argent offerte à son vassal par l'empereur en 1854¹⁰⁷, le prince Taïchine a intégré des traits du civilisateur, comme l'observe le botaniste italien Stephen Sommier, lors de leur rencontre en 1880 :

Il s'assit au fond de la barque où il resta tout le temps, articulant des sons qui prétendaient vraisemblablement être des chants. Il s'interrompait de temps en temps seulement afin de se signer à la mode russe, pour nous prouver qu'il était un bon chrétien, comme pour admirer et baiser ceux de nos objets qui l'enchantaient le plus. Mon fusil à culasse lui inspira une tendresse singulière, et il l'embrassa à répétition. Il saisit aussi le chronomètre et observa le soleil à travers, comme si l'astre du jour vu sous cet angle brillait d'un éclat neuf à ses yeux, puis embrassa l'objet et se signa de nouveau dévotement, ce qui pour lui devait être lourd de signification. Il ne manquait pas de se signer, à peine quelque un éternuait-il. Dans ces moments d'effusion, il nous prodiguait force caresses, nous saisissait les mains, et après avoir attentivement examiné nos paumes, il y imprimait deux baisers en deux endroits précis¹⁰⁸.

Celui dont le missionnaire Pëtr Popov disait que « par sa richesse et son pouvoir, il pouvait anéantir les graines encore fragiles, mais déjà semées de la chrétienté » meurt en février 1886, et la dynastie régnante avec lui. Non pas faute de descendants, mais faute d'arguments du père Popov pour convaincre le prince d'épouser à l'église la mère de ses fils afin qu'ils puissent hériter du titre. Après son enterrement dans le cimetière ostiak au nord-ouest de la cité marchande, son corps aurait été volé et « rapatrié » par des indigènes sur les terres des Taïchine, à quelque vingt-cinq verstes de là. Était-ce seulement un retour parmi les siens ou la possibilité d'effectuer les rites funéraires traditionnels qui feraient du prince un « bon mort » bientôt de retour sous les traits d'un nouveau né dans sa lignée ? À son corps défendant, le prince Taïchine, descendant des premiers vassaux de la Couronne russe, illustre l'art complexe d'être missionnaire et converti dans l'Arctique sibérien encore à la fin du XIX^e siècle.

La figure contrastée du prince Taïchine soulève aussitôt une question plus générale : le message de la Bible « colportée » par les missionnaires a-t-il un sens pour ces sociétés sans

en 1864, l'ancien gouverneur de Tobolsk, A. I. Despot-Zenovitch, après une visite dans la région de Berëzovo, écrivait que « T. non seulement ne dédaignait pas les offrandes, mais usait même d'exaction. Pas un Ostiak ne portait plainte contre T., d'ailleurs les Ostiaks étaient tout aussi victimes de ses malversations que les Samoyèdes. Lorsque le gouverneur avertit tant le prince que les *starchina* que les coupables de concussion seraient emmenés à Tobolsk, le prince T. a juré solennellement devant les *starchina* qu'il commencerait une vie nouvelle, car déjà âgé, il ne désirait pas quitter sa terre natale ». Néanmoins T. trahit bientôt son serment. (...). Selon un penchant pour l'alcoolisme propre aux Ostiaks, T. ne relâchait jamais son attention quant aux godets, et en état d'ébriété, malgré sa vieillesse, menait grand tapage. Il arrivait que T. soit dans un tel état qu'il soit nécessaire de le jeter en cellule de dégrisement. Tel était le prince T. Tels aussi étaient ses fils dans la liste de succession. L'un de ses fils a été poursuivi dans une affaire à Obdorsk Ce qui vient d'être énoncé à propos du prince, je suppose, suffit à donner une idée de qui il était. » : Ivan Šemanovskij, *Izbrannye trudy*, op. cit., p. 235-236.

¹⁰⁷ August Ahlqvist, *Sredi xantov i mansi*, op. cit., p. 158-159.

¹⁰⁸ Stephen Sommier, *Un'estate in Siberia...*, op. cit., p. 306.

écriture ? L'année où ils apprennent la visite de l'évêque de Tobolsk, les indigènes ne se rendent pas à Obdorsk pour éviter le baptême : *большой поп приехал, крестить будут*¹⁰⁹. Si la conversion est souvent une réponse aux événements – notamment une promesse faite au Dieu russe lors d'un moment critique (*po obetu*) ou une consécration à un autre dieu protecteur –, le refus d'embrasser l'orthodoxie est fréquemment argumenté par celui de « devenir russe ». Cette résistance révèle l'une des perceptions autochtone du baptême, comme l'a mis en lumière Jean-Luc Lambert : un changement de filiation¹¹⁰. Mais en replaçant les missions dans leur contexte historique, on peut aussi compléter cette première lecture par une autre : la dégradation des conditions de vie à la fin du second XIX^e siècle. Épidémies¹¹¹, épidémies de variole, syphilis (« venin de la sensualité russe » selon le pasteur Wenyon¹¹²), alcoolisme, déferlent dans le Nord et font parler de *vymiranie*, d'agonie, à propos des sociétés indigènes. Ainsi, à partir de 1862, la famine sévit dans la région de Berëzovo. Le père Vergounov de la paroisse de Lumponolsk rapporte que seize de ses paroissiens sont morts de la faim ; selon le docteur Sokolov, des indigènes en ont été réduits à manger des taupes et des souris. Et à l'hôpital de Sourgout 5 personnes sont décédées, parce totalement sous-alimentées, etc. Mais du point de vue indigène, la diffusion de la christianisation est parfois accusée de l'avènement de ces nouveaux maux. Ainsi le vieux Vogoul Ivan d'Orontour explique à l'écrivain-voyageur Porfirii Infantiev que depuis la construction d'une église dans le village de Chaim, il y a quelques décennies, là où « il y avait plus de Vogouls en ces lieux, qui vivaient mieux et plus richement », tout s'est évanoui : « il n'y a plus de poisson dans les rivières, les bêtes sauvages ont fui les forêts¹¹³ ». De même, le Père Popov est confronté à des chamanes arguant que « depuis le moment où les Russes sont venus au-devant d'eux pour commercer et les évangélistes pour répandre leur foi chrétienne, les malheurs ont frappé plus durement leur terre, des maladies sont alors apparues, qui étaient inconnues de leurs ancêtres, les gens ont commencé à s'appauvrir, le gibier et le poisson, à diminuer¹¹⁴. » Dès lors, la foi russe ne fait guère ses preuves pour des éleveurs et chasseurs-pêcheurs dont l'existence est liée à la gestion des aléas. Un peuple voisin, les Selkoupes, développe également ce temps délétère du Diable aux sept dents (*sēld' tiwān tābi jawol*) et du Christ (*K'ristos*), le père de tous les Russes qui donne au Diable les humains que celui-ci veut, à travers la figure épique d'Itcha, le héros culturel qui emporte dans sa dormition, au-delà des mers, la paix et l'abondance, non sans avoir annoncé au Christ : « Aujourd'hui est tien, mais demain sera mien » ; à son retour, Itcha rassemblera tous les siens et chassera les étrangers hors de sa terre¹¹⁵.

¹⁰⁹ « Un grand pope est arrivé, on va baptiser. » Voir Konstantin Gubarev, *Sovremennik*, SPb, t. 99, n° 11, 1863, p. 219-234.

¹¹⁰ Séminaire « Courants religieux du monde russe et russisé (XVIII^e-XXI^e siècles) », EPHE, 2014-2015.

¹¹¹ Selon le voyageur allemand Ernst Hoffman, par exemple, qui rencontre le prince Taïchine en 1848, le prince ostiak avait un troupeau de quelque 10 000 rennes. Mais à partir de 1861 les épizooties ont décimé le trésor princier (le même mot *tašč* désigne « troupeau » et « richesse » en khanty) qui ne serait plus que d'une centaine de têtes selon August Ahlqvist – voir August Ahlqvist, *Sredi xantov i mansi*, op. cit., p. 111.

¹¹² Charles Wenyon, *À travers la Sibérie par la route de la malle-poste*, Genève, Olizane, collection « Objectif Terre », p. 217.

¹¹³ Porfirij Infant'ev, *Putešestvie v stranu vogulov*, SPb, 1910, p. 71.

¹¹⁴ *Izdes' pojavljaetsja zarija xristianstva*, op. cit., p. 185.

¹¹⁵ Kai Donner, *A Samoyed Epic*, *Suomalais-Ugrilaisen seuran*, Aikakauskrija, n° 30, Helsinki, 1913, p. 8.

Contrairement à l'univers achevé des chrétiens, Dieu pouvant se reposer le septième jour, la Création est en perpétuel équilibre selon les représentations indigènes. Que l'homme ou la femme ne soient pas à leur place, qu'ils accomplissent mal les rituels, et le soleil ne se lèvera pas, la terre déviara. La christianisation institue un chaos dans le monde réel, mais aussi symbolique des Ostiaks, des Samoyèdes et des Vogouls. La foi des Russes introduit des notions comme le paradis, le diable ou bien le péché – étranger aux communautés où prévalent les tabous. À la débauche et aux dérèglements supposés¹¹⁶, le civilisateur veut substituer la morale chrétienne. Néanmoins il existe bien une éthique des païens attestée par un droit coutumier fondé sur la réparation plus que sur la punition. Alexandre Dounine-Gorkavitch qui par sa profession dans l'industrie du bois s'est intéressé à l'histoire locale et a ainsi dépouillé des archives de la Direction des affaires indigènes : de 1881 à 1901 sont prononcées 120 sentences, 93 pour délits (dont 62 vols, 14 offenses physiques, 2 offenses verbales, 7 troubles en état d'ébriété, 3 endettements, 2 viols, 1 pour blessures mortelles, 1 manquement à l'obligation de service, 1 profanation) et 27 pour querelles et litiges¹¹⁷. Des chiffres assez modestes, eu égard à la moyenne russe sur la même période, et des infractions résultant le plus souvent de l'abus d'alcool. Or se convertir signifie se soumettre également aux lois de l'Église, à la fois beaucoup plus contraignantes et moins intelligibles – il suffit de considérer l'étude citée par N. Sorokine sur les Vogouls qui « confessent la religion chrétienne, mais ne comprennent pas grand-chose à sa doctrine qui leur est parfaitement étrangère.¹¹⁸ » Le non respect du code de bonne conduite du néophyte ou bien des règles de l'orthodoxie entraînent des mesures coercitives à l'instar de l'intervention des forces de police, lors du Grand Jeûne, venues mener les indigènes à Obdorsk pour jeûner et prier¹¹⁹. Et en matière de mœurs, les sanctions s'appliquent aussi... Lorsque les missionnaires constatent un cas de « polygamie », l'Église recommande que l'indigène épouse l'une des deux femmes et subviene aux besoins de la seconde ; faute de soumission du « pécheur », les autorités locales peuvent sévir, comme le reflète ce chant d'ivresse samoyède collecté en 1912 auprès de Timko Taleev d'Oksino :

(...)

Le commissaire

dit alors :

« Allez chercher les deux femmes ! »

On amena les deux femmes.

Le visage de la belle-fille

du mauvais Lamdoo

est très joli.

Le visage

¹¹⁶ Il convient néanmoins de remarquer que dans la prière du *Notre Père* en ostiak, la dernière phrase « Délivre-nous de tout mal, Seigneur », a posé des problèmes à l'un des traducteurs qui a « séché » : *Перевести не возможно* [« Il est impossible de traduire »] : Franz Beljavskij, *Poezdka k ledovitomu moriju*, Moskva, 1833, p. 231. Entre 1813 et 1826, plus de 500 000 exemplaires de la Bible et du Nouveau Testament ont été traduits en 41 langues par la Société Russe de la Bible.

¹¹⁷ Voir Aleksandr Dunin-Gorkavič, *Tobol'skij Sever. Etnografičeskij očerk mestnyx inorodcev, op. cit.*, p. 25-51 [Annexe V].

¹¹⁸ *Materialy dlja geogr. i statist. Rossii*, Permskaja Gubernija, 1864, t. II, p. 574 in N. Sorokin, *Putešestvie k vogulam*, Kazan', Tipografija K. A. Tilli, 1873, p. 4.

¹¹⁹ Viktor Bartenev, *Na krajnem severo-zapade Sibiri*, SPb, 1896, p. 89.

de ma petite femme n'est pas laid.
C'est son contact seulement qui n'est pas si bon :
ses yeux ne sont pas si bons.

Le commissaire

dit alors :

« Dêvêtez
la belle-fille
du mauvais Lamdoo ! »

Elle est dêvêtue.

Le commissaire dit :

« Fouettez-la ! »

On fouetta

la belle-fille
du mauvais Lamdoo,
on lui cingla les fesses,
on lui cingla le dos.

La sang commença de couler.

On lui remit ses vêtements,

on la fit sortir.

Elle dit alors :

« Je me rends à présent
chez mon seul vrai mari. »

Je dis aussitôt

à mon interprète :

« Mon épouse que j'ai délaissée
est aveugle.

On entendit

le commissaire dire :

« A-t-il des rennes ? »

On entendit

mon interprète dire :

« Il a sept cents rennes ».

« A-t-il des enfants ? »

« Il a deux enfants,

l'une est une toute jeune fille,

l'autre un jeune garçon célibataire ».

« Qu'il prenne lui-même

sa jeune fille,

que la mère

garde le jeune garçon !

Que la mère prenne

quatre cents de ses rennes,

que lui-même garde

trois cents de ses rennes

s'il quitte son épouse ».

On entendit

le commissaire dire :

« Amenez-le ici ! »

On m'approcha.

Le commissaire

dit alors :

« Ôtez-lui ses vêtements ! »

On retira mes vêtements,

je fus allongé sur le ventre

à même le sol.

Le commissaire
 dit alors :
 « Fouettez-le ! »
 Je fus frappé
 une première fois.
 Je dis :
 « La belle-fille
 du mauvais Lamdoo,
 je la prends quand même ».

Je fus frappé
 une deuxième fois.
 « La belle-fille
 du mauvais Lamdoo,
 je la prends tout de même ».

Je fus frappé
 une troisième fois.
 Mon sang commença de couler ;
 de mon dos, de la chute de mes reins
 surgit le sang.
 « Je vous en prie, c'est assez !
 Je prends mon ancienne femme ».

À mon interprète,
 je donnai dix roubles¹²⁰.

À la différence d'un catholicisme plus universel, le caractère fortement russe, exclusif, institutionnel de la foi ne permet pas aux indigènes de s'identifier toujours facilement au message des missionnaires sur fond de colonisation. D'autant que la perspective d'une vie éternelle à la droite d'un Dieu le Père lointain dont les fidèles se qualifient eux-mêmes d'« esclaves » ne saurait avoir de sens pour des communautés accoutumées à négocier au jour le jour leur existence dans un monde saturé de vie : humains, animaux, esprits, défunts.

Néanmoins les histoires racontées par les missionnaires à partir de la Bible ont suffisamment intéressé Ostiaks, Samoyèdes et Vogouls pour qu'ils repensent leur propre culture. Parmi leurs vertus, il faut compter leur art de répondre aux défis de la civilisation-colonisation par la création : n'ont-ils pas élaboré, au contact de l'écrit, une parole audible sur ce qu'ils étaient en train de vivre ? D'emblée, comment comprendre l'absence d'écriture dans la taïga ? La tradition orale explore ainsi des réponses, tel ce bref récit ostiak collecté au XIX^e siècle :

Dans des temps anciens, un Ostiak et un Russe se rencontrent dans la taïga. Ils voient de loin qu'ils sont vêtus à l'identique, avec chacun des couteaux au long manche, de larges skis, des *kisy* [hautes bottes de fourrure, NdA]. Ils vont au-devant l'un de l'autre. Mais ils ont beau échanger, ils n'ont pas trouvé de mots communs. Soudain ils voient deux papiers tomber du ciel.

– « *Nom iêčžin* [Dieu a parlé] », songe l'Ostiak.

– « Dieu a envoyé des lettres », dit le Russe qui les désigne du doigt à l'Ostiak. « Toi qu'on dit le maître de la taïga, choisis le premier ». Brusquement ils entendent un craquement,

¹²⁰ Voir Toivo Lehtisalo, *Juraksamojedische Volksdichtung*, Helsinki, Soumalais-ugrilainen Seura, 1947.

un grognement. C'est le véritable maître de l'*ourman* [îlot de conifères surplombant les marais, NdA] qui est fâché et donne de la voix.

– L'ours !

Le Russe prend son arme et l'Ostiak, son couteau. L'Ostiak lève le papier et le pose sur un tas de bois mort afin de ne pas le froisser et de le reprendre plus tard ; le Russe cache tout de suite le sien contre sa poitrine et marche sur l'ours. En dépit de langues différentes, un chasseur comprend un chasseur sans mot dire. L'Ostiak va lui prêter main forte. Ils tuent l'animal. L'Ostyak retourne au tas de bois mort, mais les lettres n'y sont plus. Malgré le calme, pas une brise, il regarde si le vent n'a pas soufflé et aperçoit l'empreinte fraîche d'un élan ainsi qu'un petit tas de papier mâché.

L'Ostiak raconte la chose à un pope russe et celui-ci lui affirme que, assurément, à ces paroles, il n'y a pas de lettres khanty, [parce] que l'élan les a mangées. C'est pourquoi les Ostyaks ont appris à lire et écrire à la russe. Avant cela, tous étaient analphabètes¹²¹.

Au-delà de l'explication de l'absence d'écriture chez les Ostiaks, on peut également penser face à cette écriture avalée, à des motifs de l'Apocalypse, dont le petit livre avalé¹²², qui seraient repris et actualisés dans un monde de chasseurs-pêcheurs.

Quant aux Samoyèdes, ils expliquent la christianisation à travers la figure de saint Nicolas le Thaumaturge dont le culte est très répandu, y compris en milieu indigène¹²³. Saint Nicolas, souvent appelé le « dieu russe » par les indigènes, a de multiples noms et fonctions dans le Nord ; outre son caractère de saint orthodoxe, il est aussi devenu l'une des figures rituelles des jeux de l'ours pour lequel il danse avec une croix et une bougie¹²⁴, ainsi que l'esprit auxiliaire de certains chamanes. Son culte en Sibérie serait lié à la période de la

¹²¹ Iz dnevnika poezdki na Vasjugan U. T. Sireliusa, *Severnaja kniga*, Tomsk, Izd.-vo Tomskogo universiteta, 1993, p. 277-278.

¹²² (...) 8Et la voix, que j'avais entendue du ciel, me parla de nouveau, et dit : « Va, prends le petit livre ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre ». 9Et j'allai vers l'ange, en lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit : « Prends-le, et avale-le ; il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel ». 10Je pris le petit livre de la main de l'ange, et je l'avalai ; il fut dans ma bouche doux comme du miel, mais quand je l'eus avalé, mes entrailles furent remplies d'amertume...

¹²³ Saint Nicolas Thaumaturge demeure toujours d'actualité. En 2013, lors de travaux de terrains, Marina L., Nénètse de Iamal, m'a rapporté qu'un éleveur traversait une période très difficile. Il avait alors prié les divinités et saint Nicolas. Faute d'une réponse rapide, l'homme avait perdu patience et tout à son désespoir, avait détruit l'icône du saint à coups de hache. Un an plus tard, lui-même tomba sous les coups d'une hache lors d'une bagarre qui dégénéra : ses proches découvrirent alors que les blessures de son corps correspondaient exactement aux entailles qu'il avait faites sur l'icône.

¹²⁴ Sur les jeux de l'Ours (gibier devenu fils céleste descendu sur terre et mis à mort par les humains), voir Timofej Moldanov, « Nekotorye sledy dejatel'nosti pravoslavnyx missionerov v xantyjskom fol'klore i obrjadax », *Obskie Ugry: naučnye issledovanija i praktičeskie razrabotki. Materialy Vserossijskoj naučnoj konferencii. VII Jugorskie čtenija*, Xanty-Mansijsk, Poligrafist, 2008, p. 396-399. En français, on pourra consulter Jean-Luc Lambert, « Quand le dieu céleste envoie son enfant-ours aux hommes : essai sur les interactions religieuses chez les Ougriens de l'Ob (XVIII^e – début XX^e siècles) », *Slavica Occitania. La Religion de l'Autre. Réactions et interactions entre religions dans le monde russe*, Dany Savelli (éd.), n° 29, université de Toulouse, 2009, p. 181-203 et Dominique Samson Normand de Chambourg, « L'Ours, la Lune et les Pentecôtistes. Du paysage religieux des Khanty septentrionaux au XXI^e siècle », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De l'Asie russe et d'ailleurs*, op. cit., p. 69-109.

conquête : il aurait été le saint de l'une des deux icônes apportées dès 1592 à Berezov par les premiers cosaques. Mais les Samoyèdes relatent à leur façon la venue du saint dans l'Arctique :

C'était il y a très longtemps. Mikola le Faiseur de miracles [faiseur de « choses extraordinaires », en samoyède, NdA] vivait alors très loin, là où le soleil se couche. Où il fait toujours chaud et brille le soleil. Mikola le Faiseur de miracles vivait dans la solitude. Il n'avait pas une âme à qui parler, personne à qui montrer ses miracles. Il apprit des oiseaux que loin au Nord où la nuit peut être obscure, où l'hiver peut être froid et long, dans le septième ciel vit le vieux Noum. Mikola le Faiseur de miracles décida d'aller voir cette terre, d'y montrer ses miracles et de se mettre au service Noum.

La route de Mikola le Faiseur de miracles fut longue jusqu'à Noum. En chemin, il rencontra nombre de choses extraordinaires, de contrées et de gens. Il fut l'invité assez longtemps de tsars, visita des gens simples. Mikola gagna les confins mêmes de la terre. Mikola le Faiseur de miracles vit un *tchoum* d'or. À côté paissait un troupeau de rennes blancs. Le vieux Noum invita Mikola le Faiseur de miracles. Il le régala et l'interrogea. Mikola le Faiseur de miracles raconta sa vie. Le vieux Noum écouta le récit de Mikola le Faiseur de miracles sur les pays où brille le soleil, où les belles fleurs éternellement. Ensuite le vieux Noum demanda : « Qu'est-ce qui t'amène chez moi ? Qu'attends-tu de moi ? Tu m'as beaucoup appris, Mikola le Faiseur de miracles. Mais tu n'es pas venu à moi pour me débiter des contes¹²⁵ ?

En effet, le christianisme recrée un espace religieux vertical et divisé entre bien et mal. Alors que Noum et Nga sont frères (celui-ci n'est donc pas mauvais initialement, qui vit dans le ciel), Mikola finit après de multiples aventures par imposer son point de vue auprès du céleste Noum et pousser Nga dans une fosse sous-terrainne éternellement, où il se repaîtra désormais des cadavres (la chute de l'ange déchu prend ici la forme du frère qui empêchait Noum de travailler dans le ciel et se voit désormais assigner à résidence sous la terre). Une lecture possible de ce récit est bien comment, sous l'influence de l'orthodoxie, Nga, simple recycleur de vies qui participe à l'ordre du monde, est devenu « mauvais » et comment saint Nicolas s'est imposé dans le paysage religieux nénètse, secondant le céleste et vague Noum – d'où le titre du récit « Comment Mikola trouva du travail ».

Outre ce motif de l'avènement du christianisme dans le Nord, la littérature orale créée aussi des Genèses locales en réaction à la Bible et aux histoires lues et commentées par les missionnaires, à l'instar d'une version ostiak et d'une version vogoule citées par A. A. Dounine-Gorkavitch dans son essai ethnographique sur les indigènes du Nord de Tobolsk paru en 1911¹²⁶. On peut y lire la réélaboration par une société orale du message missionnaire, à travers notamment les questions suscitées par le monothéisme malgré un dieu trine, par l'origine de l'écriture, etc. :

Il n'y avait ni terre, ni eau, seul était Noum-Tōroum (le Dieu d'En Haut). Sa maison était dans les airs ; à trois archines des portes (*ou*) était posée une planche (*sogil'*), seule voie empruntée par Noum-Tōroum, lorsqu'il sortait. Il ne se nourrissait que de miel (*mau*) et de *sur*.

¹²⁵ *Mify i predaniya nencev Jamala*, sost. Leonid Lar, Tjumen', Institut problem osvoenija Severa SO RAN, 2001, p. 160.

¹²⁶ Aleksandr Dunin-Gorkavič, *Tobol'skij Sever. Etnografičeskij očerk mestnyx inorodcev*, op. cit., p. 38-43.

Jour et nuit, il était chez lui, se promenant deux-trois fois par jour seulement. Lorsqu'il rentrait, il s'asseyait sur son lit de plumes, il s'asseyait et songeait. Un jour, lors de ses réflexions, une goutte tomba sur la table. La goutte roula, tomba sur le sol, faisant éclore une femme-enfant (Evi). La fillette Evi ouvrit la porte (*ou pušmes*) et pénétra dans l'autre pièce. Lorsqu'elle y eut enfilé une robe, trouvée on ne sait où et alla vers Noum, celui-ci lui sauta au cou, l'embrassa et lui dit : « Nous allons vivre ensemble ». Qu'ils vécurent longtemps ensemble ou non, ils eurent un fils (*pyg-poh*). Celui-ci grandit très vite, parce que de tels gens grandissent vite, et un jour il sortit se promener sur la planche devant la porte. Son père et sa mère lui dirent : « Ne t'éloigne pas, tu peux tomber de la planche ». Il les rassura, disant qu'il ne tomberait pas. Soudain du haut descendit un papier (*nèbèk*) sur le fils de Noum et colla à la paume de sa main droite. Ce papier s'éleva, emportant le fils qui arriva chez son grand-père. Celui-ci demanda : « Tu es venu me voir ? » « Oui, je suis venu ». « Comment vas-tu ? » « Je vis, simplement. » Le grand-père lui demanda : « Là où tu es, en bas, hormis la maison, est-ce vaste ou étroit ? » Il répondit : « J'ignore si c'est large ou étroit » « Y a-t-il de l'eau ou de la terre ? » « Je n'en sais rien ; je regarde en bas : tout est espace, on ne voit ni eau, ni terre » Alors le grand-père lui remit dans la main de la terre ainsi que le papier avec lequel il s'était élevé et le laissa repartir pour la maison de Noum-Tōroum, sur ces adieux : « Lorsque tu redescendras chez toi, jette la terre depuis la planche » Lorsqu'il fut en bas, il répandit la terre et rentra dans la maison dorée (*sorni*). Alors sa mère et son père lui demandèrent où il avait tant tardé. Il leur répondit qu'il était dehors, sur la planche, à jouer. Un autre jour, le grand-père descendit lui-même dans la maison dorée de Noum-Tōroum. On lui offrit à boire et à manger. Le grand-père demanda à son petit-fils : « Sais-tu, qui prévaut : le père ou le fils ? » Il lui répondit que dieu le père est plus grand que le fils. Le père et la mère se mirent à débattre qu'il est un seul dieu. Le grand-père leur dit : « Vous n'avez pas d'entendement, votre fils en a plus que vous » Sur ce, le grand-père s'éclipsa. Un autre jour, le garçon sortit encore jusque sur la planche, regarda en bas et vit la terre, mais point de forêt. Alors il s'approcha de ses parents et dit qu'il avait aperçu la terre et demanda à y descendre. Ils l'assirent dans un berceau doré (*zybku*) et le descendirent le long d'une corde. Une fois descendu, lorsqu'il posa la patte droite sur la terre, elle s'enfonça comme dans la fange (*os-ljax*). Alors son père le souleva. Le garçon raconte qu'il est descendu, mais que la terre est liquide. Sa mère dit alors : « Bien, mon petit, nous descendrons demain avec toi ; je verrai de mes propres yeux ». Tôt le lendemain matin tous les deux descendirent dans le berceau. Tous les deux descendirent et la mère vit effectivement qu'il n'y avait pas de terre, mais un marais mouvant. Elle se tint d'abord sur ses jambes, puis dut se pencher et se cramponner avec ses mains. Mais elle s'enfonça et disparut bientôt. Le garçon, interdit, se mit à pleurer. Enfin il tira sur la corde et son père le souleva et lui demanda : « Pourquoi pleures-tu et où est ta mère ? » « Maman, dit-il, s'est abîmée dans le marais » Son père le consola et dit : « Tôt ou tard, nous mourrons tous. »

Bientôt cependant la mère sortit de la chambre, souriante : « Pourquoi as-tu pleuré ? De toute façon, lorsque le monde sera sur la terre, les enfants pleureront aussi leurs parents. Bientôt il y aura sur la terre des arbres et des herbes ; puis des êtres humains naîtront partout. » Un autre matin, le garçon fut descendu sur la terre par ses parents. Il sortit du berceau et arpenta la terre : il n'y avait pas de marais, la terre s'était stabilisée. De la terre, le garçon fit deux êtres, un homme et une femme, et lorsqu'il souffla sur eux, ils devinrent vivants (*lylyng xanexo*). Puis Noum créa la framboise arctique (*murax*) et l'airelle-baie rouge (*ourdy-ryx*). Et de dire aux humains : « Voilà pour vous *murax* et *ourdy-ryx*, la framboise arctique et la baie rouge ; faites-en votre nourriture. » (...)

Au-delà de ces quelques exemples de littérature orale, transparaissent également des stratégies culturelles : l'acceptation de la confrontation à l'autre. Loin d'être passives, les sociétés sans écritures du Nord ont répondu par la création : au Prospero russe qui voulait lui faire comprendre et accepter le vrai sens de sa supériorité, le Caliban asiatique a fini par retourner ce même langage et le transformer en instrument d'affirmation de soi. Tout en

« historicisant » leur univers, Samoyèdes, Ostiaks et Vogouls entreprennent ainsi de penser, créer l'image qu'ils souhaitent donner d'eux-mêmes et peut-être changer le regard de l'Autre.

Ce qui n'est pas une conclusion, mais un commencement

Au fil des siècles, la diffusion de l'orthodoxie, que ce soit par le christianisme populaire ou les missions spirituelles, est loin d'avoir été uniforme. Le discours officiel sur l'échec de la christianisation de la Sibérie (sub)arctique ne semble pas pertinent, eu égard aux nombreuses interactions plus ou moins visibles, plus ou moins inattendues, mais bien réelles, comme le montrent l'expérience écrite du père Chemanovskii et la tradition orale indigène. Sans doute l'image renvoyée par les chamanistes à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle n'est-elle pas celle espérée par les chrétiens : après plusieurs siècles de civilisation supposée, les Russes eux-mêmes ne croient guère à la compréhension de l'orthodoxie et l'observation de ses rituels par les Samoyèdes et les Ostiaks – hormis certains groupes, comme les Ostiaks de l'Irtych et les Vogouls¹²⁷. Mais ces raisons sont loin de tenir aux seules sociétés sibériennes. Au-delà du manque de moyens, d'un État aux politiques religieuses diverses et d'une œuvre missionnaire soumise à des conditions difficiles, la christianisation a sans doute été faussée plus encore par son contexte même : la colonisation et ses maux. Elle représentait une conquête des esprits, après celle de la terre. Cela fait donc sens de voir de nouvelles représentations indigènes élaborées au XIX^e siècle, de la Sibérie occidentale à l'Extrême-Orient, du « troisième ciel sans maladies et sans Russes » des Ostiaks¹²⁸ jusqu'au « monde sous-terrain où les riches s'appauvrissent, les pauvres s'enrichissent, sans orage et sans Russes » des Itelmènes¹²⁹. Lors d'une rencontre, un vieil Ostiak des yourtes de Kinjol au Père Irinarkh renverse le sermon du père Irinarkh, montrant qu'il est pleinement conscient du message « politique » de la christianisation, là où le civilisateur a tôt fait de se cacher derrière le dessein divin :

Vous craignez de vivre la même existence que nous, certes dangereuse et âpre, mais aussi très gratifiante, saine, vivifiante. Une vie qui permet de subvenir à ses besoins, et bien plus qu'il n'est nécessaire. Les grands troupeaux de rennes ne sont possibles que dans la toundra, ainsi que les fourrures précieuses et le poisson. Vous préférez la vie dans vos maisons à la nôtre. Vous vivez dans des villages. Et vous voulez que nous vivions comme vous. Mais qu'arrivera-t-il ? Nous deviendrons fainéants à votre image. Nous ne vivrons plus dans la toundra, nous l'abandonnerons à l'arbitraire du destin, de quoi vivrons-nous alors ? L'Ob ne nous nourrira pas tous. Laissez-nous en paix avec vos conseils et votre tutelle. Nous n'avons pas besoin de vous. Si vous ne vous étiez pas déjà mêlés de notre existence, elle aurait à présent suivi un cours différent. Un cours sain, qui aurait permis notre développement, alors que vous, apprentis-sorciers, l'avez freiné. Vous nous avez fait prendre du retard pour de nombreuses et longues années. Mais nous ne sommes pas au bout de nos forces. Vous affirmez vous, les Russes, que nous mourrons, périssons. C'est faux. Nous sommes doués de vie. Même lentement, notre population croît. Vous tentez de nous mettre sous tutelle en affirmant que le fort vaincra le

¹²⁷ Voir Serafim Patkanov, *Tip ostjackogo bogatyryja po ostjackim bylinam i geroičeskim skazanijam. Irtyšskie ostjaki i ix narodnaja poezija.*, sost. Ju. Mandrik, Tjumen', Mandr i K^a, 2003°; N.A. Eleonskij [missionnaire], *Sibirskie inorodcy, Pravoslavnyj blagovestnik*, n°14, livre 2, juillet 1893, p. 9.

¹²⁸ De même apparaît un monde sous-terrain où comme sur la terre, les Russes et les Ostiaks vivent séparément : cf. Aleksandr Dunin-Gorkavič, *Tobol'skij sever. Etnografičeskij očerk mestnyh inorodcev*, op. cit., p. 43.

¹²⁹ David Koester [de l'université de Fairbanks Alaska], mars 2015, Paris°; D. S.N.d.C.

faible, que la culture supérieure avale l'inférieure, la nation saine, la malade. Mais nous, aussi faibles que nous soyons, nous veillons, nous protégeons notre culture de votre supériorité. Si nous sommes malades, vous n'êtes pas plus sains. Nous ne sommes morts que pour vous et votre culture, pas pour nous-mêmes. Laissez-nous respirer loin de votre sollicitude et nous nous rétablirons. Parce que nous avons su demeurer ostiaks, malgré vos nombreuses tentatives de faire de nous des Russes¹³⁰.

Le sentiment que la conversion n'est qu'une arme dans une guerre qui ne dit pas son nom – la russification – est d'autant plus fort qu'au fil du temps, les indigènes sont des « exilés de l'intérieur » tant physiquement que culturellement. Et le nouveau modèle qui s'impose progressivement va à l'encontre de la façon d'être au monde des Samoyèdes, des Ostiaks et des Vogouls. Pour ceux qui vivent ce changement de société, le monde russe les fragilise, qui les laisse entre deux rives. En comparaison de l'esprit d'entraide qu'implique la vie dans la toundra ou la taïga, comment dépendre désormais du parangon de vertu qui a le pouvoir de corrompre ? Ainsi le Samoyède Grigoriï Khoudi qui n'aura sans doute jamais lu les relations de voyage et les rapports scientifiques faisant état d'« une étonnante, pour nous Européens, et grande moralité¹³¹ » indigène, rappelle-t-il spontanément au Père Irinarkh le sens du baptême et le sens de sa mission :

Tu nous apprends à croire en Dieu, mais peut-être croyons plus profondément en Lui que vous, les Russes. Tu nous montres comment prier comme il faut, mais notre prière est peut-être plus sincère que la vôtre. L'amour et la bonne entente règnent chez nous avec plus de force que chez vous : notre entraide est bien plus développée. Tu nous enseignes à vivre comme il se doit, à Dieu, mais toi qui es russe, tu aurais dû commencer par apprendre cela aux Russes¹³² ! (...)

Dans l'Arctique, la christianisation s'est faite en partie aux dépens du chamanisme : le chamanisme lui a renvoyé son image dans lequel il peine, aujourd'hui encore, à se reconnaître. Il n'en reste pas moins qu'au-delà des limites de leur apostolat, certains missionnaires ont fait œuvre d'orientalisme, d'ethnographie. Par la publication de leurs travaux, ils ont ainsi contribué non seulement à donner une image actualisée, mais aussi à faire prendre conscience, loin de l'exotisme ou du romantisme, de la condition indigène : représentants d'une culture autre ou/et victimes de la colonisation. Enfin, ils ont été les artisans décisifs, même à leur insu, d'un renouveau religieux et littéraire des sociétés sans écritures du Nord sibérien. Ce faisant, ils ont rapproché deux mondes souvent antinomiques dans un espace qui ne soit ni militaire, ni économique, et instauré un dialogue dont l'une des traces émouvantes demeure une simple église volante qui a servi à entretenir la foi des Vogouls de l'Oural septentrional, puis celle d'un régiment impérial sur le front français en 1916¹³³.

¹³⁰ Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj blagovestnik*, n° 3, 1910, p. 133-134.

¹³¹ Ekspedicija Imperatorskoj Akademii Nauk 1893 na Novo-Sibirskie o-va i poberež'e Ledovitogo okeana. Soobščenie barona E.V. Tolja, *Izvestija IRGO*, 1894, t. 30, p. 451.

¹³² Voir Ivan Šemanovskij, *Pravoslavnyj blagovestnik*, n° 5, 1910, p. 222-228.

¹³³ Sur le prêtre et missionnaire Arkadij Garjaev (1878-1918) à l'origine de cette église, dont la paroisse de Pierre et Paul était la plus vaste du diocèse d'Ekaterinbourg et qui a été canonisé après son assassinat par les soldats de l'Armée, rouge, voir http://www.borovscoe.ru/docs/zgitie_garjaeva.pdf, consulté le 6 avril 2015.

Aujourd'hui l'œuvre missionnaire continue. En 2006, dix ans après que l'on a donné au musée qu'il avait fondé le nom du Père Chemanovskii, une chapelle a été retrouvée par miracle dans le raïon de Nadym. La modeste construction de bois aurait été construite par le Père Irinarkh et le professeur Iakobiï à l'endroit où ils avaient trouvé en 1894 un pin de Sibérie marqué d'une croix naturelle. L'arbre a été envoyé à Petrograd en 1914 et la chapelle, édiflée avec la souche en son centre et ornée des icônes de saint Nicolas et saint Gouri, de 1894 à 1896. L'endroit finalement ne fut pas retenu pour être un point de rayonnement des missionnaires : on lui préféra Khè, pour des considérations d'ordre pratique.

Depuis 1995, un Institut de Traduction de la Bible a repris le travail de diffusion des Saintes Écritures dans les langues des peuples du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe. Il existe déjà une vingtaine de traductions ; chacune est l'œuvre collective d'enseignants de l'Institut des Peuples du Nord, de linguistes de l'Académie des Sciences et de collaborateurs locaux – parmi ceux, Nénètses et Mansis, avec qui je me suis entretenu, aucun n'a consulté les traductions des missionnaires du XIX^e siècle. Le travail commence souvent par l'Évangile de Luc, jugé plus accessible et destiné non seulement aux Juifs, mais à tous les peuples de la terre¹³⁴.

Face au développement des Églises évangéliques¹³⁵ – certaines parant, envers et contre tout, les autochtones de tous les vices¹³⁶ –, à la laïcisation de la société et au retour en grâce du chamanisme – parfois « patrimonialisé » par les autorités comme par l'intelligentsia autochtone elle-même –, l'Église orthodoxe a repris son bâton de pèlerin, sillonnant les écoles et les cérémonies mémorielles officielles pour seconder l'État dans l'idéal scandé à l'attention de la jeunesse : « Pour la foi, le peuple et la Patrie ! » ; l'Église propose des modules optionnels aux parents et aux élèves, comme « Les bases de la culture orthodoxe » (pour compenser « Les fondements de l'éthique laïque ou des cultures religieuses du monde »). Désormais le clergé évolue aussi dans le monde virtuel d'Internet pour répondre aux questions les plus diverses, comme celle du hiéromoine Timon : « Peut-on faire peindre une église par un non baptisé, un musulman ou un athée ? » ; la réponse sans appel du hiéromoine Iov est « Définitivement non. » Des questions sur le port obligatoire ou non de la croix, pour un(e)

¹³⁴ Marianna Beerle-Moor, « Biblija, Novyj Zavet ili Evangelie ? », *Novosti biblejskogo perevoda : informacionnyj bjulleten'*, n° 2, M., 2003.

¹³⁵ Voir Dominique Samson Normand de Chambourg, « L'Ours, la Lune et les Pentecôtistes. Du paysage religieux des Khantys septentrionaux au XXI^e siècle », *Slovo. Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin. De l'Asie russe et d'ailleurs*, op. cit., p. 69-109.

¹³⁶ Selon les endroits, les relations entre d'une part l'Église orthodoxe et les autorités, et d'autre part les Églises évangéliques sont plus ou moins pacifiques. À Iamal, par exemple, les Baptistes ont été accusés par les autorités de profiter de l'hospitalité, sacrée dans les toundras, et d'aider juridiquement et financièrement les familles nomades afin de les attirer ensuite dans leur Église. En Ougrie, les missionnaires sont rendus responsables de divisions familiales et même de recours à l'hypnose pour convertir. Le mariage de missionnaires avec des femmes autochtones et l'enracinement que cela implique dans les territoires claniques traditionnels sont aussi dénoncés par les autorités laïques et le Patriarcat de Moscou. Si certaines Églises évangéliques intègrent la dimension ethnique, d'autres la combattent. L'essentialisme professé sur le terrain réduit souvent la condition autochtone à une passivité exemplaire : « Les petits peuples du Nord vivent et meurent depuis des siècles esclaves du péché, du chamanisme et de la violence entre eux » ; « (...) Même les nourrissons sont consacrés aux démons. Au cours du rituel, l'enfant est aspergé d'eau de vie et appartient ainsi à un démon spécifique. Ces démons rendent la vie des Khanty insupportable et triste. Sous leur influence, et possédés par eux, les gens s'entre-tuent sans réfléchir à leurs actes », etc.

baptisé(e) ; la réponse cette fois est « Définitivement oui, afin de ne pas nous éloigner de la très ancienne tradition chrétienne. »

Dans sa déclaration du 3 février 2011 sur la vie et les problèmes des peuples minoritaires autochtones, l'Assemblée des Évêques de l'Église Russe Orthodoxe appelle à ressusciter « la tradition de pleine collaboration des autorités laïques et religieuses », comme « avant la Révolution, lorsque l'État aidait l'Église à instruire les peuples minoritaires et l'Église, à son tour, leur enseignait non seulement des connaissances, mais également l'amour de la Patrie » : telle est, dans le texte, la condition du salut et du développement des peuples autochtones minoritaires du Nord, de la Sibérie et de l'Extrême-Orient. Chaque peuple a de la valeur aux yeux de Dieu, c'est pourquoi chaque grand peuple est responsable de l'existence des petits peuples¹³⁷.

D'ailleurs, à Iamal, l'évêque et le gouverneur du district soutiennent déjà moralement et financièrement l'œuvre d'une « missionnaire » à sa façon de l'Oural Polaire : la Nénètse Anna Nerkagui¹³⁸. L'ancien écrivain a fondé une école, puis une petite communauté orthodoxe, La Terre de l'Espérance, où avec des orphelins de la toundra et des adultes, elle a établi les règles d'une sorte de christianisme des origines dans l'Arctique rongé par l'exploitation industrielle : partager tout ; s'efforcer d'établir dans leur petit État des relations chrétiennes entre les gens ; ne pas s'offenser l'un l'autre ; ne pas boire de vodka, ne pas blasphémer, et dans la mesure de ses forces, s'aimer les uns les autres, patienter et pardonner. Anna veut enseigner aux enfants la beauté du monde, « même si celle-ci n'est que le pâle reflet du royaume céleste¹³⁹ » enchâssé dans les icônes de Zoïa Pavlovna, la sœur d'Anna. Par son expérience humaine et spirituelle, Anna oppose un démenti à l'opposition entre nomadisme et christianisme : le mode de vie des siens peut y mener, au contraire, parce que depuis des siècles « le Nénètse qui sort de son *tchoum* évolue dans la Création comme dans une église¹⁴⁰ », parce que le paganisme des siens, selon Anna, n'est autre que les prémices du christianisme.

Et face à l'errance du monde et du civilisateur en ce début de XXI^e siècle, l'Église Russe Orthodoxe de se décréter aujourd'hui, à propos des descendants des païens, « convaincue de leur haute moralité naturelle, de leur hospitalité, de leur bonté, de leur générosité et de leur

¹³⁷ Cf. la Déclaration de l'Assemblée des Évêques de l'Église Russe Orthodoxe sur la vie et les problèmes des peuples minoritaires autochtones en date du 3 février 2011 : <http://www.patriarchia.ru/db/text/1401214.html> ; consulté en ligne le 01. 04. 2015.

¹³⁸ À propos du parcours littéraire et personnel d'Anna Nerkagui, voir Dominique Samson Normand de Chambourg, « La Passion de l'Homme selon Anna Nerkagui », *Slovo. Sibérie, Parole et mémoire*, A.-V. Charrin (dir.), vol. 28-29, Paris, Publications Langues O', 2003, p. 41-76. Si lors de travaux de terrain en 1996, Anna m'avait rapporté que la stérilité qui frappait une branche des Nerkagui, une génération sur deux, était liée au refus de l'un des deux fils d'accomplir le rituel demandé par leur père chamane et fondateur de la lignée, un épisode autre de la saga familiale, plus « orthodoxe », est désormais mis en valeur : un jour qu'elle s'était emportée contre sa belle-mère, Anna a jeté dans un endroit « impur » l'icône de saint Nicolas Thaumaturge avec laquelle sa belle-mère avait béni Anna et son époux Alexandre. Pour réparer son geste et devenir enfin mère, Anna a sacrifié un renne, oint de sang l'icône profanée et adopté un jeune renne pour montrer quelle mère elle serait, mais l'enfant n'est pas venu. Anna a compris que sa mission était ailleurs, non pas auprès d'un seul, mais de tous les enfants que Dieu lui donnerait : Anna Nerkagui, Terre d'Espérance, août 2013 ; D. S.N.d.C.

¹³⁹ Anna Nerkagui, Terre d'Espérance, août 2013 ; D. S.N.d.C.

¹⁴⁰ *Ibid.*

sérieux en matière de famille qui ont permis à l'orthodoxie de s'enraciner si profondément chez les peuples minoritaires¹⁴¹. »

¹⁴¹ <http://www.patriarchia.ru/db/text/1401214.html> ; consulté en ligne le 01. 04. 2015.